

L'a, grève de l'ek
ou
Des conséquences d'une analyse

Guy Ciblac

La vérité ne se sait pas, elle s'éprouve.

Elle s'éprouve dans cette certitude surgie de l'effet que le langage fonde de nécessité, soit la présence d'un Réel que nul ne peut faire ex-sister.

Sa réduction au lieu de l'impossible ne trouve sa marque qu'à effacer l'incidence de sa trace dans l'univers des possibles.

Ainsi, la difficulté qui, pour nous, subsiste réside dans la tentative d'une écriture de cette articulation logique où la fonction Nom-du-Père serait à repérer comme trace du Réel dans l'univers des possibles, le Sujet Supposé Savoir comme l'incidence de cette trace et le nom propre, en tant que tel, comme la tentative de réduire cette incidence à son effacement.

La grève de Lecq (mars 1998)

Je vais vous faire une confidence. Ce que j'avais préparé s'est trouvé relancé et, sans doute, un peu remanié par les rencontres et les échanges de ces derniers jours. S'il fallait, en un mot, saisir ce qui a pu faire trait, ce serait celui d'extériorité qui me viendrait à l'esprit. « Organiser une extériorité. » Il ne s'agit pas d'en justifier la réalité ou d'épingler son éventuel caractère d'illusion, mais de s'arrêter sur ce qui, du rêve à l'hallucination, de la perception au lieu de l'inconscient, trouve, dans les discours, de quoi fonder cette insistance. Pourtant, en écoutant Thierry Perlès revenir sur le sens allemand de « *Vorstellung* » (poser devant), je n'ai pu m'éviter le constat de ce fait : nos représentations, si elles sont des « *Vorstellungen* », font de nos perceptions une tout autre affaire qu'un simple enregistrement dès lors que leur champ d'application nous offre une rencontre organisée. Notre hypothèse sera qu'il s'agit là d'un tissage qui répond point par point à ce que l'on peut appeler la logique des signifiants. Il serait intéressant de s'attarder à éprouver les liens de cette extériorité avec les formes de la croyance qui parcourent la narration événementielle, le récit du rêve, voire l'hallucination ou la révélation religieuse. Mais ce n'est pas là notre propos aujourd'hui, bien qu'il s'agisse d'en introduire la touche cruciale.

Il y a quelques semaines, dans *Le Magazine littéraire* du mois de mars, nous pouvions lire un certain nombre de réflexions livrées par le biologiste François Jacob :

« Il y a un style en science. [...] Sans Einstein, sans Darwin, il y aurait eu quelque chose rappelant la théorie de la relativité ou celle de l'évolution, mais cela n'aurait pas été les mêmes théories, elles n'auraient pas été présentées de la même façon, avec la même vigueur, avec la même force de persuasion. [...] Il y a une liaison entre votre style de pensée et la façon dont vous reconstituez votre histoire. Évidemment, l'histoire que vous racontez dans les comptes rendus ou dans les mémoires n'a qu'un rapport lointain avec ce qui s'est réellement passé, avec les sueurs froides que vous avez eues la nuit [...]. À partir d'un magma de faits, d'événements qui arrivent dans tous les sens, vous extrayez quelque chose qui finit par constituer une histoire, quelque chose qui a du sens. Déjà cela, c'est complètement différent d'un chercheur à l'autre. Il ne racontera pas son histoire de la même façon, il ne la présentera pas sur le même mode dans les grands amphis lorsqu'on rameute la foule avec les tam-tams appropriés. [...] Je crois que ce style de présentation a une incidence sur la façon dont les gens avalent ou n'avalent pas les théories, sur la recherche ultérieure, sur la façon dont ils vont vous suivre ou non ¹. »

Comment ne pas trouver, ici, les éléments d'une certaine sagesse dont pourraient être éclairées bien des agitations du moment. On peut en souhaiter la sollicitation dans les domaines les plus variés. Pour autant, cela ne doit pas distraire notre attention, éveillée par l'hypothèse d'un espace temporalisé évoqué ici sous le terme de magma. Mais dès lors que nous accepterions ces prémisses, une série d'implications viendrait poser des exigences dont on peut souhaiter qu'elles n'aient pas, pour des analystes, un trop fort goût d'amertume ou de défaite. Ainsi, la première de ces implications nous ramenant à la radicalisation du point d'émergence de la pensée, nous force à l'impossibilité d'en généraliser les contenus; le généralisable, s'il y en a, étant ailleurs.

Vous devez sentir, je l'imagine, combien il devient mal aisé de faire de telle idée ou de telle construction une application de vérité, qui rendrait compte d'un objet de la réalité. Si les scientifiques eux-mêmes peuvent, avec finesse, introduire cette touche d'immanence au réel, alors nous devrions, pour notre compte, être autrement plus audacieux. Il ne s'agit là non pas d'une coquetterie printanière mais bien de ce que je crois être le point vivant d'une aventure buissonnière où s'éprouvent des forces créatrices qui savent écrire, à partir de rien, des formes inconnues, où se ressource ces lieux de renaissance conjugués au présent retrouvé, où se nouent les sérénités patientes d'une solitude accueillie. Vous entendez que je ne puisse en retrouver l'accent lorsque se produit un style qui véhicule avec froideur ce qui, au bout du compte, est une impossibilité à se départir du principe de causalité. Même ici, ce je ne sais quoi d'illusoire dans la défense de grandes causes s'est réduit, au petit feu de l'utilitarisme, à n'être plus que poussière servile d'un évitement majeur. Il pourrait s'en déduire qu'il ne suffit pas de stigmatiser l'égopsychologie pour y avoir renoncé.

Ainsi, je mesure le fondement d'impossible aussitôt que je tente de parler d'une clinique

qui se targuerait d'objectivité. Écouter, c'est aussi recueillir un souffle, un rythme, une musicalité que les sonorités signifiantes imposent au locuteur dans leurs assemblages de lumière; écouter, c'est accepter cette offre proximale où ne peuvent se tenir de quelconques assemblées savantes. Dépouillé jusques aux plis du rêve, voici que je réduis au lointain, comme des marques d'angoisse, les certitudes de l'expert, les séméiologies catégorielles qui codifient le monde au service de l'État. La servilité devant les choix d'une culture sélective n'est rien moins que la sauvegarde de la confiance accordée au « même » dans les excès d'un aveuglement dont nous avons si près de nous les traces encombrées.

Je me demande parfois quel type d'éclairage a réellement apporté la psychanalyse pour que, dans sa diffusion, elle trouve de façon si fréquente de quoi alimenter tant de ces violences. Nous devrions avoir appris que la psychanalyse n'est subversive que dans la mesure où elle ne se donne pas pour but la subversion du champ de l'autre. Le prix de cet oubli se paye constamment d'une généralisation de l'appellation contrôlée pour mieux en rendre évitable l'impossible nomination. Mais, est-ce un oubli?

Alors que je me proposais de réfléchir à ce projet d'écriture, je me suis laissé guider, comme au hasard, par quelques textes des temps d'avant. Une série de fascicules ne m'apporte pas de véritable déclic, tout au plus puis-je remarquer l'énergie que nous mettons à ne pas lire, à ne pas pouvoir lire, à certains moments, certaines choses. Et d'en tirer la conclusion qu'il n'y avait dans ma bibliothèque que ce que j'étais en mesure de lire aujourd'hui. Idée qui en fait surgit une autre : ce que je trouve à lire, dans ce geste de choix que ma volonté ne peut décliner, ne recoupe-t-il pas ce que j'ai déjà écrit et qui, dans cette relecture, trouverait les fondements d'une écriture nouvelle? Bref, il y a dans le numéro 20-21 de la revue *Ornicar?* (1980, vingt ans déjà!) une suite d'articles sur le thème « Positions de l'analyste ». Certains sont amusants, mais, au fond, s'ils m'amuse c'est que je les pressens comme associativement liés à ce que je crois vouloir articuler. Ainsi, Roland Chemama évoque la fameuse neutralité bienveillante. Si l'analyste est neutre, c'est qu'« il n'est ni l'un, ni l'autre des deux qui sont là ». Il redouble cette citation de Lacan en continuant, « ni l'un, ni l'autre des partenaires a et a' du couple imaginaire ». Pourtant, l'une et l'autre formules n'ont pas les mêmes implications, dans la mesure où leurs champs d'application ne sont pas superposables. La formule prêtée à Lacan m'entraîne à penser que l'analyste est un opérateur non identifiable à celui qui écoute. La seconde m'évoque plutôt ce que cet opérateur impose à celui qui se dit analyste, lequel ne pourrait en assumer la fiction que dans la mesure où il serait saisi dans une distanciation subjective qui le décollerait de l'axe imaginaire. Je ne suis pas certain que l'auteur ait voulu écrire cela, mais ma lecture fait surgir une erreur que je lui impute : celle qui fait glisser un support théorique (schéma L) du domaine d'une hypothèse concernant la dynamique psychique à celui d'une réalité certaine, ce qui efface en partie l'insupportable qui affleure de la première formule. Là où Lacan subjectivise (\$), l'analyste, c'est-à-dire neutralise le sujet dit de l'inconscient, l'auteur le personnalise. Mais nous aurons à revenir sur cette forme insistante d'écriture.

Un autre article de cette série vient au jour sous la plume de Laurence Bataille, avec pour intitulé : « Désir de l'analyste et désir d'être analyste ». Si vous le lisez, vous trouverez sûrement une manière de liaison avec ce qui va suivre. Mon approche du moment porte sur la façon dont cette collègue se confronte avec ce qui lui apparaît comme la nécessité du rien concernant

l'objet a. Je ne résiste pas à la citer comme pour prendre sur ces paroles les marques d'un lieu où m'attendent, en chantier, les formes singulières d'une pensée curieuse.

« Chaque fois que j'attribue au patient une intention, une pensée qu'il ne dit pas, je suis hors de la position de l'analyste. Chaque fois que je me sens visée comme sujet par le patient, je suis hors de la position de l'analyste. Chaque fois que j'ai envie de représenter quelque chose pour le patient, fût-ce de représenter un analyste, je suis hors de la position de l'analyste. Chaque fois, cela doit m'avertir que ce n'est pas mon désir d'analyste qui est en jeu.

Mais le paradoxal de cette affaire, c'est que le désir qui vient le plus subtilement se substituer au désir de l'analyste, c'est le désir d'être analyste : c'est ce dernier qui m'induit à adopter des attitudes dites analytiques, à mettre en position de semblant non pas rien, mais une image d'analyste. C'est ce désir d'être l'analyste qui fait revenir le désir du sujet vers moi.

Car, si le désir de l'analyste se spécifie bien du désir que le sujet aille porter son désir ailleurs, le désir qu'il vienne me faire le récit de son aventure le contredit bel et bien. Et pourtant je ne crois pas qu'aucune analyse puisse se faire sans un petit assaisonnement de ce désir-là. C'est une des apories de la psychanalyse (2.) »

Si cette insistance du côté de l'évidement n'a rien de choquant et mérite d'être rappelée, je ne puis m'empêcher de formuler ce que ces mots font surgir. Vouloir détourner le désir vers un objet autre, fait se confondre le vouloir et le désir, ramène l'objet a au rang d'un objet quelconque de réalité. Par ailleurs, on imagine mal que l'analyste puisse être ce reste, dépouillé des êtres analystes. Si la difficulté subsiste dans toute forme d'écriture, les modèles identificatoires qui s'en trouvent exemplifiés sont marqués du temps de leur surgissement. Et ce qui insiste, pour nous autres aujourd'hui, se heurte à ne plus pouvoir éviter la question de ce qu'ont été les conséquences d'une analyse pour un analyste. Les gens qui s'adressent à notre écoute auront, eux, à articuler ces conséquences au niveau d'une inscription renouvelée de leur lien au collectif. Si une analyse est autre chose qu'une thérapeutique, quelle autre place pourrait-elle avoir qui ne soit pas celle d'une technique professionnalisée dans le performatif? Si elle vient renouveler le pacte possible que l'humain entretient avec la culture, alors elle ne peut s'offrir dans cet évitement où l'analyste est promu hors la loi. Cette loi, je veux la lire avec l'exigence qu'elle tient non pas de la qualité de l'objet mais qu'elle tisse dans son rapport à lui.

Est-ce là suffisant pour que je puisse évoquer les portes de l'angoisse et faire remise en jeu d'une lecture éprouvée?

J'ai acquis la conviction, non pas que l'angoisse occupe une place centrale, quel que soit l'habillage symptomatique auquel elle va donner cours, mais qu'elle surgit au point même de réversion dont pourrait se qualifier spécifiquement une analyse. Les occurrences ont été multiples où j'ai cru devoir constater que bien des énergies étaient occupées à organiser, au sein d'un système de représentations, des liens qui, dans leur fonction d'amarre, solidarisent la barque au sol de la rive. J'ai trop de fois entendu qu'après une analyse, un tel ou une telle pouvait

reconnaître le bienfait d'un éclairage, d'une explication qui redonnait sens à son histoire, mais pouvait aussi traduire, dans une demande renouvelée, le sentiment que l'essentiel avait été évité, le laissant aux prises avec un univers trop raisonnable pour l'intuition qu'il a d'un au-delà de l'angoisse. Lorsqu'il se trouve que cet un tel ou cette une telle fait profession de psy, l'intuition se trouve alors renseignée par ce qu'il est convenu d'appeler l'échec d'une théorie explicative dont le savoir ne peut servir en rien l'efficacité souhaitée. Mais, si je fais le compte des voies accueillies dans l'écoute, bien qu'elles ne me laissent guère de vacances, je ne crois pas pouvoir en faire un tel échantillon dont il serait possible de tirer quelque généralisation. Ce modèle ne saurait être pour nous le socle de notre approche. Alors, me voici réduit à n'exprimer que ce qui, en ce jour, s'aménage dans cette proximité insistante au quotidien, relayée par quelques lectures, autre lieu de parole.

Je pourrais, ainsi, me demander jusqu'où conduit une analyse. Si la chorésie de son discours polyphonise les axes de points de vue, tout autant que ceux des prises de sens, il y a tout lieu de supposer qu'elle ne peut éviter ce qui, dans ce déplacement démultiplié, surgit comme étant la porte de l'angoisse. De son franchissement ou pas, la solitude du sujet semble s'y découvrir en un temps qui fonde son espace dans une proximité avec ce que la clinique classique repère de l'agencement phobique. En disant cela, je mesure que je suis en train de souligner le facteur phobogène que la dynamique analytique mettrait en place et combien, dès lors, pourrait se comprendre la désaffection d'une jeunesse affolée d'incertitude dans une quête qui ne laisse place qu'aux formes théoriques les plus étrangères au doute. Mais, pour conserver un peu de rigueur, c'est du côté du lien que celui qui pratique l'analyse entretient avec l'angoisse que je souhaite maintenir l'approche.

Si l'hypothèse d'une rencontre phobogène peut être retenue, alors vaut pour conséquence l'interrogation sur le surgissement de l'être-analyste comme objet de réassurance contraphobique. Cette interrogation me viendrait-elle aussi facilement si certaines formes d'écritures n'en traduisaient pas la mise en œuvre et si tant de conflits en miroir ne laissaient pas le témoignage d'une entame réduite des mirages perceptifs. En un mot, ce qui se prête à mon intérêt dans cette affaire, c'est que phobie et psychanalyse s'expérimentent dans leur familiarité. L'écho de celle-ci, trouvé dans le travail de Serge Vallon, a été un élément de dialogue suscité dont je vais vous faire part.

Il n'est pas rare, actuellement, que nos rencontres nous mettent en présence de personnes pour lesquelles le contenu freudien est déjà connu. Certes, cela n'empêche pas que l'idéal de complémentarité soit à l'œuvre. En tout cas, cela semble réduire à peu l'effet d'une référence à la castration lorsque celle-ci garde une nature sexuelle. Je prendrai donc le fil à ce point dont il est fait mention : en fait de castration, c'est en deçà de la différenciation sexuelle que vaut son incidence. Mais, si je dis cela, le domaine sexualisé m'apparaît comme la tentative d'extérioriser une partition dont l'évidence imaginaire surgit dans une appropriation défensive où peuvent s'alimenter les revendications de toutes sortes. Ainsi, là où je pensais que l'analyse me conduisait, se trouve déjà une organisation phobique de l'angoisse. Et ses manifestations qui ne manquent pas de produire le champ d'un espace aux limites incertaines, ricochent d'autant à suspendre le pensable d'une existence pour le sujet. Ce qui surgit, ce à quoi je suis entraîné dans ces ruptures spatiales, c'est que ma référence du sujet quitte ses repères dans la mesure où il devient partie intégrante d'un univers que la vue ne peut retenir, d'un univers organisé par la

fonction signifiante. « Je » n'est plus extérieur à un monde dans lequel il faisait son entrée sous la forme de l'image que le miroir lui renvoyait.

Je me demande, d'ailleurs, si la limite vacillante entre intérieur et extérieur, n'est pas, autrement plus, le lieu où s'effondre ce support même de représentation. Maintenir une approche possible entre le somatique et le psychique, entre un intérieur et un extérieur, entre le désir et le ratage de sa satisfaction, entre le manque et sa possible représentation, entre une réalité et sa perception, c'est ne pas douter de l'évidence d'une extériorité. Si, comme l'écrit Serge Vallon, le phobique vient renégocier ce rapport par la question : « Y a-t-il un dehors? (3) », il y a tout lieu de penser que, cette question, c'est moi qui me la pose si j'essaie encore de m'en tenir à une partition dont j'attends un effet salvateur.

L'isomorphisme repéré entre le symptôme et la structure rend impossible la formulation d'une telle question ailleurs que dans un temps déjà ou encore historisé. Si je suis dans un espace non définissable par cette partition, la question n'a plus de substance. Le monde des représentations n'a d'extérieur que par le processus d'exclusion qui ne trouve de justification que dans une logique du voir.

Y a-t-il un équivalent à l'exclusion dans un espace structuré par le dire? Au fond, si l'énonciation est ce par quoi les énoncés ne peuvent éviter leur inscription signifiante, tôt ou tard les habillages « moïques » seront réduits à cette valeur dont le sujet anime la structure. Il n'est plus tant question d'angoisse de mort que de se rendre à l'évidence de la non-existence d'un passé ou d'un avenir où je ne sois pas. Et s'il n'y a plus de mots, l'univers disparaît. Mais les mots ne sont là que dans la mesure où il y a du sujet passant que cette fonction ramène à un non repérable dont seul le trajet trace l'immanence.

La survenue de l'angoisse et de son cortège phobique, en interrogeant la castration dans un en deçà de la différenciation sexuelle, replace, en la radicalisant, cette nécessité dans le champ structuré par la logique des signifiants, champ d'où surgissent l'incessante mouvance et l'insaisissable vérité. C'est l'énigme du point d'origine qui se trouve ainsi révélée. Tant que se trouve un signifiant pour représenter le sujet pour un autre signifiant, il y a un saisissable. Mais, que cette opération intègre ce signifiant dans son caractère d'être un quelconque et non repérable à l'identique, et l'implication structurelle surgit dans son dépouillement extrême.

Ainsi, l'objet phobogène nous est proposé comme un objet hissé en tant que tel au rang de signe du sujet et non pas signifiant. Je ne sais pas si je suis bien l'idée mais il me semble que ce qui se dit là traduirait la tentative de sortir du système symbolique qui resterait, avec sa logique, séparé du monde des choses. Hisser un objet du monde dans cette logique, c'est arrêter le flot. Mais cela suppose que le monde des choses soit lui-même posé dans une réalité différente de cette logique signifiante qui serait, elle, réservée à la dimension symbolique. Rien ne permet d'affirmer cette proposition. Et, si l'on accorde à cette lecture une certaine attention, il s'y trouve mis en question pour le moins deux choses.

La première pourrait tenir à l'effacement de la nature linéairement comptable de la « suite » signifiante. Ce qui rend possible qu'un signifiant représente du sujet pour un autre signifiant, c'est sa signifiante, sorte de S^0 vis-à-vis duquel S^1 et S^2 ne trouvent leur indexation qu'à se voir liés par l'effet d'une rétroaction.

La seconde a trait à la nature du monde supposé des objets. Tel qu'il nous est présenté, le phobique à la fois isole un objet comme représentant le sujet et le fait fonctionner comme un signe. Il affirme que les représentations de choses sont organisées sur un mode logique analogue à celui des signifiants tout en tentant de parer à la catastrophe qu'une telle affirmation introduit. Nous pourrions faire l'hypothèse que le point fixe où s'accroche l'objet phobogène n'est jamais que la tentative de marquer d'un signe le lieu d'évanescence où le sujet s'abîme dans le redoublement d'une coupure. Cette coupure qui, d'être différente d'elle-même, devient coupure de coupure, passage d'un espace constitué de surfaces à lire à un espace qui ne constitue ses « objets » que dans la trace des trajets qui s'y autorisent.

Un collègue avec lequel j'échangeais sur ces questions me dit qu'il serait nécessaire de rappeler que le signifié saussurien n'est pas le référent, la chose. Ainsi nous n'aurions pas un système qui viendrait mettre de l'ordre dans un informel, mais une double organisation dans laquelle les éléments de mes représentations se trouveraient tout aussi liés à la logique signifiante que pourrait l'être le domaine discursif. C'est dans leur nouage imposé que le réel traduirait sa présence et non sa consistance.

C'est avec ces préoccupations que je suis allé réinterroger la structure des quatre discours. Ma lecture de ces discours s'est toujours heurtée à la précipitation dont certains faisaient la démonstration jusqu'à figer la structure dans ses quatre formes connues, jusqu'à leur donner une réelle existence, au point de produire, notamment autour du discours de l'analyste, les clés d'un pouvoir de reconnaissance. Mais, si nous ne sommes pas trop phobiques, nous devrions faire de ces quatre discours les temps lisibles d'une dynamique vive dont il s'agirait de saisir la mouvance.

Il y a, en annexe à ce texte, un travail qui devrait soutenir ce qu'ici je vais proposer de façon plus concise.

La structure écrite, la base d'écriture des quatre discours est issue du tétraèdre orienté, c'est-à-dire du groupe de Klein. Lequel témoigne de ce que deux éléments suffisent à articuler un système symbolique complexe. Mais, ce tétraèdre dont est également issu le schéma L, présente une ambiguïté. Ou bien nous considérons que ses arêtes fléchées sont de l'ordre d'un chemin de grande randonnée, et nous indiquent le bon trajet, ou bien il s'agit d'une orientation de la surface constituée et, dès lors, les flèches sont les déterminants logiques des espaces parcourus. Cette même ambiguïté se retrouve lorsque nous évoquons un huit intérieur.

Je pense qu'il faut garder cela présent dans ce qui va suivre.

Ainsi, la nature tétraédrique de la structure des quatre discours nous autorise à une mise à plat. Nous obtenons un parallélogramme dont chaque angle est occupé par l'une des quatre lettres et dont une seule diagonale est inscrite. Si nous respectons l'orientation des flèches, il n'y a aucune issue et l'affirmation que, d'un discours à l'autre, il y a un quart de tour, n'est pas conforme. Par contre, si nous trouvons dans la vectorisation l'indication d'une orientation de la surface, alors deviennent lisibles deux types de transformations possibles. L'une fait prévaloir une logique cylindrique, l'autre une logique mœbienne.

La logique cylindrique autorise le passage du discours du Maître au discours de l'Analyste et inversement. De la même façon, se constate le passage du discours de l'Hystérique au discours de l'Université. Seule la logique mœbienne permet le passage de l'un à l'autre des quatre discours, mais en imposant un ordre qui inscrit la succession suivante : Maître, Université, Analytique, Hystérique, Maître...

Bien évidemment, l'adjonction de ces deux logiques autorise la complexification, mais sans modifier l'ordre structurel. Au-delà, la logique cylindrique apparaît comme ce qui impose que la succession ne puisse pas s'écrire sous forme d'une chaîne linéaire, mais uniquement sous la forme d'un huit intérieur.

Au total, et ici je vais vite, nous nous trouvons avec un nouage associant un cercle à un huit intérieur, ce qui est proprement le support de la formule du fantasme $S/\ddagger a$, et ce dont nous avons, ailleurs, essayé de montrer la composition en deux huit intérieurs sous une forme d'alternance.

Le travail joint en annexe peut éventuellement offrir un support à cette logique fondée sur la non-existence possible du sujet. Il n'y a pas d'extériorité qui puisse en soutenir l'exclusion; ce que l'écriture de la structure des quatre discours soutient, tout en en voilant l'évidence. Et la manière dont Serge Vallon aborde ce point, dans ce qui l'amène à produire, sous la responsabilité du phobique, une écriture nouvelle, c'est la radicalité de cela. Peut-être faudrait-il insister sur ce que signifierait cette rencontre comme passage d'un manque à un impossible. Manque à être comme manque à dire laissent en attente dans un lointain des origines un possible saisissable dans une éventuelle rencontre. Ce que semble savoir le phobique, ce qui semble surgir de l'angoisse, c'est une trajectivité que rien ne saurait stopper, c'est un mouvement dans lequel nul objet ne vient clore l'horizon de la fuite. Peut-on, sans dommage, s'y accorder dans des formes qui n'en traduiraient pas le refus?

Nous pourrions avoir de la curiosité à l'égard de ce que cette subversion impose aux écritures successives lorsque nous leur donnons une forme linéaire ($S^1, a, S^2, \$$). Je laisse chacun à la sienne pour en déchiffrer les différentes implications. Toutefois, je crains qu'à moins d'en inscrire les traces dans un système de tressage ou de nouage, nous n'en restions à des formes sommaires.

L'enseignement que je crois avoir tiré de ce parcours, c'est que le dispositif langagier nécessite que soient liés $\$$ et a d'une façon telle que la coupure puisse s'appliquer à elle-même, imposant l'impossible figuration d'un isolement atomisé du sujet en quête de son big-bang. Si les écritures de la discursivité en portent la marque, elles laissent poindre le surgissement énigmatique du point d'origine où s'engouffre la passion du cortège phobique. Tout se passe, me semble-t-il, comme si cette écriture s'attardait à inscrire sa marque dans la synchronie, abandonnant derrière un voile pudique la question de son application au champ de la diachronie. Ce serait alors concevoir la perspective comme l'inscription déplacée de la temporalité et faire du point de fuite la rencontre avec le lointain des origines. L'approche des manifestations phobiques, si elle souligne la pertinence structurelle de la discursivité, témoigne de son insuffisance et crée pour nous une obligation.

L'écriture orientée du plan projectif porte la marque de cette obligation, tout en reprenant la subversion du poinçon. Peut-on considérer qu'est offert, là, au ratage phobique, un possible qui ne s'abîme pas en un déplacement d'objet? Est-ce le lieu d'une analyse seconde ou peut-on y pressentir la nature de la passe?

Comment ne pas renouer, ici, avec une audace dont seul aujourd'hui un certain style d'émergence me paraît être à la hauteur, si ce n'est en vous proposant cet extrait d'un inédit (4), datant de 1922, intitulé : « Le ciel d'azur est ciel et est d'azur. » Borges, si près, si intimement au

fait de cet évidence qui solde le sujet dans son assignation au dire.

« Le monde est, par conséquent, représentation, et il n'y a pas de lien causal entre l'objectivité et le sujet...

Et si le principe de causalité était un mythe, et que chaque état de conscience – perception, souvenir ou idée – ne recelait rien, n'avait ni cachettes, ni liens avec les autres, ni signification profonde, et n'était que ce qu'il semble être dans son absolue et confidentielle intégrité? »

1. *Le Magazine littéraire*, n° 374, mars 1999, p. 18-23

2. *Ornicar ?*, n° 20-21, 1980, p. 73.

3. Cf; S. Vallon, *Espace et phobie...*, op; cit.

4; In *Magazine littéraire*, n) 376, mai 1999, p. 58-61.

Annexe
(Notes sur l'écriture de la structure
dite des « quatre discours »)

Ce qui est proposé ici n'est jamais que la tentative de poser sur le papier un certain enchaînement qui puisse m'éviter certains écueils. En effet, je me sens toujours, sinon mal à l'aise, du moins agacé lorsque j'entends utiliser des termes que l'on rapporte à Lacan et qui sont supposés jaillir d'évidence. Or, la connivence dont se pare leur formulation tire vers une compréhension suscitée dont j'ai dû apprendre à me méfier, tant elle est porteuse d'une dynamique qui, au bout du compte, se solde par des effets de maîtrise et d'exclusion. Et, justement, je crois être convaincu que la logique à laquelle restent attachés ces éléments n'a rien dans son système qui puisse justifier ces effets.

Ainsi, les pages qui suivent tentent de traduire dans ma langue le cheminement réflexif qui, pas à pas, me permet de poser quelques jalons dont j'espère qu'ils pourront éveiller la curiosité de quelques autres, voire souligner ce qui, selon moi, représente une impossibilité logique. On pourrait penser qu'il s'agit d'un pinaillage de mauvais aloi mais je pense qu'il n'y a pas à mêler les différents niveaux d'une approche compréhensive. Saisir la place d'un Réel spécifique de la structure discursive nécessite une démarche longue et le franchissement d'implications logiques auxquelles nous n'avons qu'à nous soumettre. Tout lecteur qui viendrait, dans ces déplacements, inscrire l'espoir d'une saisie directe de l'objet convoité perdrait son temps et ferait l'erreur de croire qu'il existe une théorie de nature à rendre compte de l'objet. Est-il vraiment si insupportable de n'attribuer à une construction théorique que la fonction d'un outil à penser et ce jusque dans cette extrémité de penser ce qui justement échapperait à la pensée? Mais, déjà, nous touchons là à une limite.

Aujourd'hui, c'est sur ce qui circule entre nous sous l'appellation des « quatre discours » que j'ai besoin de m'attarder, tant je peux ressentir une opposition en moi à admettre la consistance que l'on veut bien accrédi ter pour chacune de ces figures, et tant le sujet dit de l'inconscient fait conséquemment son entrée dans le monde en place de petite personne, pourvu de son S¹ qu'il utilise en guise de hochet. Alors, je vais essayer de reprendre quelques-uns des éléments que j'avais tenté d'organiser il y a six ans (« L'Erèbe d'Ananké »), mais en essayant de les mettre au service de ce qui nous préoccupe pour l'heure.

*Le groupe de Klein
et la structure du tétraèdre*

Il s'agit d'insister sur le fait que les outils utilisés ici ne s'intéressent pas à la nature des éléments mais aux « opérations » et aux « compositions » d'opérations qui vont structurer l'espace logique. Est-ce acceptable pour des analystes? Si l'on reste attaché à la valeur du sens, de tel sens, dans l'indexation de la vérité, alors cette démarche va devenir lourde et inopportune. Pourtant, elle va vite s'imposer si l'on veut franchir ce qui habituellement se

produit comme impasse : la constitution de l'imaginaire d'une identification exclusive et d'une subjectivité brillant de ses éclats spéculaires dans le chatoiement des couleurs moïques.

Donc, si nous avons à penser ce qui peut se tisser, de façon structurale, de la présence de deux éléments affectés par une opération, nous allons mettre en évidence un réseau qui va rendre compte de la composition des différentes possibilités. Nous pourrions prendre la présence-absence, mais il est plus classique de prendre l'exemple suivant : soit deux pièces de monnaie – peu importe leur taille, couleur ou valeur et le rapport qui les lie –, deux pièces qui peuvent être côté pile ou côté face, chacune pareillement ou chacune différemment. L'intérêt est que je puisse les retourner. Ainsi, l'une à ma gauche, l'autre à ma droite, je puis retourner l'une, ou l'autre, ou les deux en même temps, ou aucune. Chacune de ces opérations peut être dénommée :

- a : retourner la pièce de droite;
- b : retourner la pièce de gauche;
- c : retourner les deux pièces;
- i : ne rien faire.

J'obtiens le groupe suivant, dont le schéma 1 retranscrit la dynamique. La lettre entre parenthèses indique l'opération, la composition en encadré indique le résultat de l'opération et les chiffres l'arbitraire qui nomme les temps d'un parcours exemplaire. Le domaine, ainsi inscrit, utilise un système fléché dans lequel :

- chaque flèche se parcourt dans les deux sens;
- il suffit de répéter l'opération pour retrouver le point de départ;
- chaque flèche représente une opération;
- à chaque sommet se trouve le résultat de l'opération.

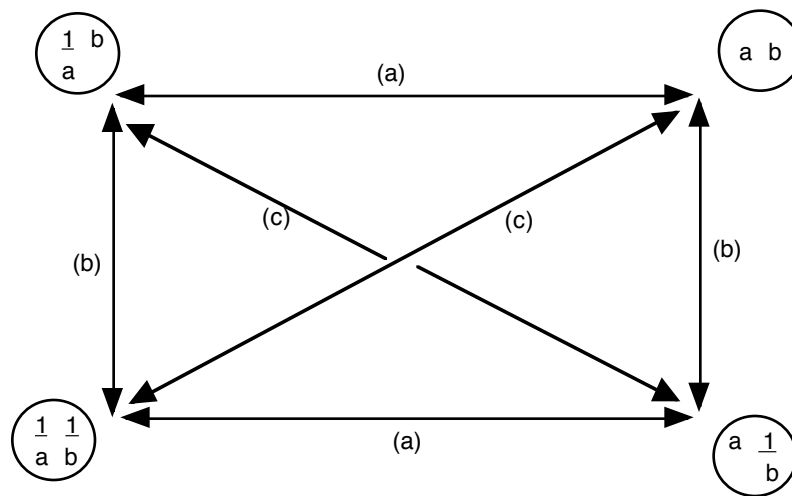


schéma 1 : groupe de Klein

Ainsi, à partir de deux éléments, il est possible de construire un réseau symbolique complexe. Si, dans notre exemple, nous prenons des pièces de monnaie, ce qui intervient ce n'est pas le côté pile ou le côté face, mais l'opposition qui, de ce fait, est inscrite dans le jeu.

Le graphe que nous avons obtenu constitue un groupe de Klein dont il faut saisir la structure tétraédrique. (schémas 2 et 3)

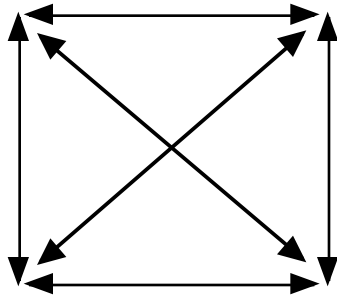


Schéma 2

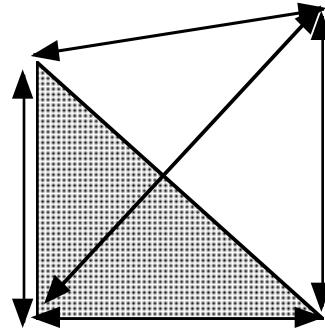


Schéma 3

Dans le groupe de Klein, le tétraèdre peut être parcouru de toutes les manières possibles (dans les deux sens). Il y a une réversibilité des trajets.

Cette base du tétraèdre va se retrouver comme support d'élaboration à plusieurs niveaux chez Lacan. Mais il va y avoir suppression d'un certain nombre d'éléments lors des développements successifs. La première de ces modifications consiste à supprimer la réversibilité des trajets. Chaque flèche ne peut alors être parcourue que dans un sens. On peut imputer cette inscription au fait que la logique des signifiants, si elle souligne le possible d'une rétroaction, impose un impossible sur la réversibilité. Ainsi orientée de façon unique, chaque arête organise un tétraèdre qui implique que chaque sommet soit à la fois point de départ et point d'arrivée pour que la circulation soit possible.

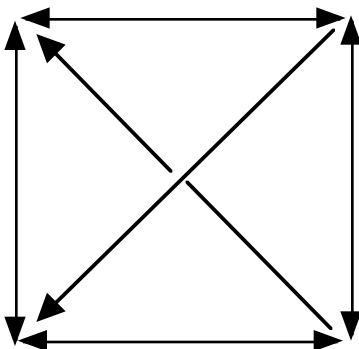


Schéma 4

Un seul tétraèdre admet cette circulation :

- deux sommets reçoivent deux fois et émettent une fois;
- deux sommets reçoivent une fois et émettent deux fois;

À partir de cette circulation vont se construire d'une part, le schéma L et d'autre part, la structure de base des quatre discours.

Pour ce qui concerne le schéma L, il suffit de conserver la partie médiane et de supprimer les deux flèches latérales. La symétrie est alors rompue, de même que la circulation. La

dissymétrie qui s'inscrit alors marque une rupture dans l'identité du miroir, rupture imposée par le trajet subjectif de la chaîne signifiante. (Schémas 5 et 6.)

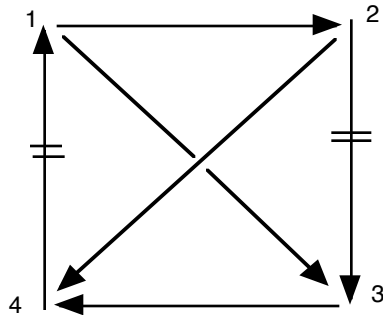


Schéma 5

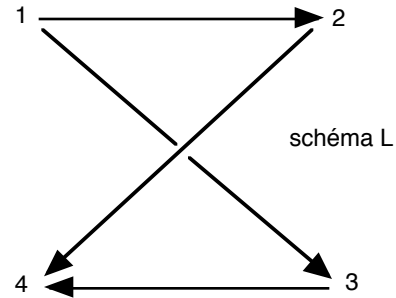


Schéma 6

La structure du schéma L, ainsi obtenue, fait qu'un des sommets ne fait qu'émettre (3) et qu'un autre ne fait que recevoir (4). On a supprimé le recevoir pour l'un et l'émettre pour l'autre. Peut-être y a-t-il lieu de faire remarquer que le moi se retrouve dans cette position de n'avoir rien à émettre tandis que l'Autre occupe cette place de n'avoir rien à recevoir.

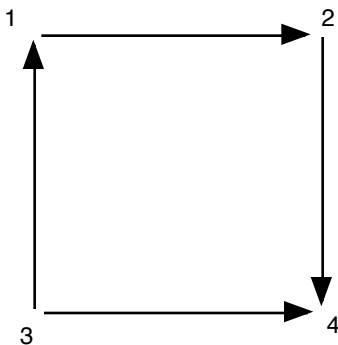
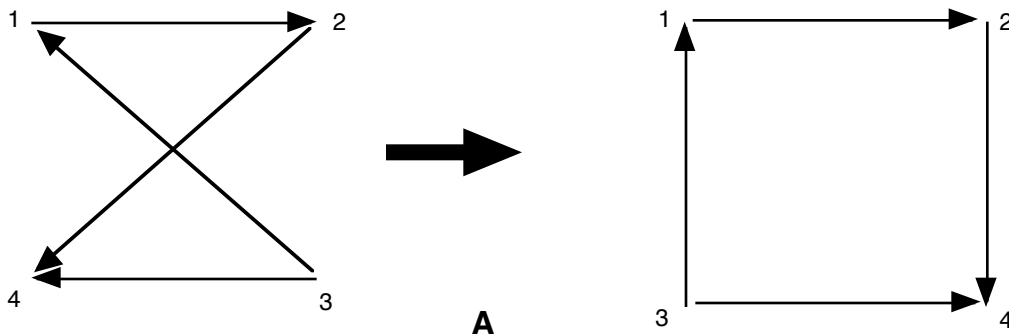
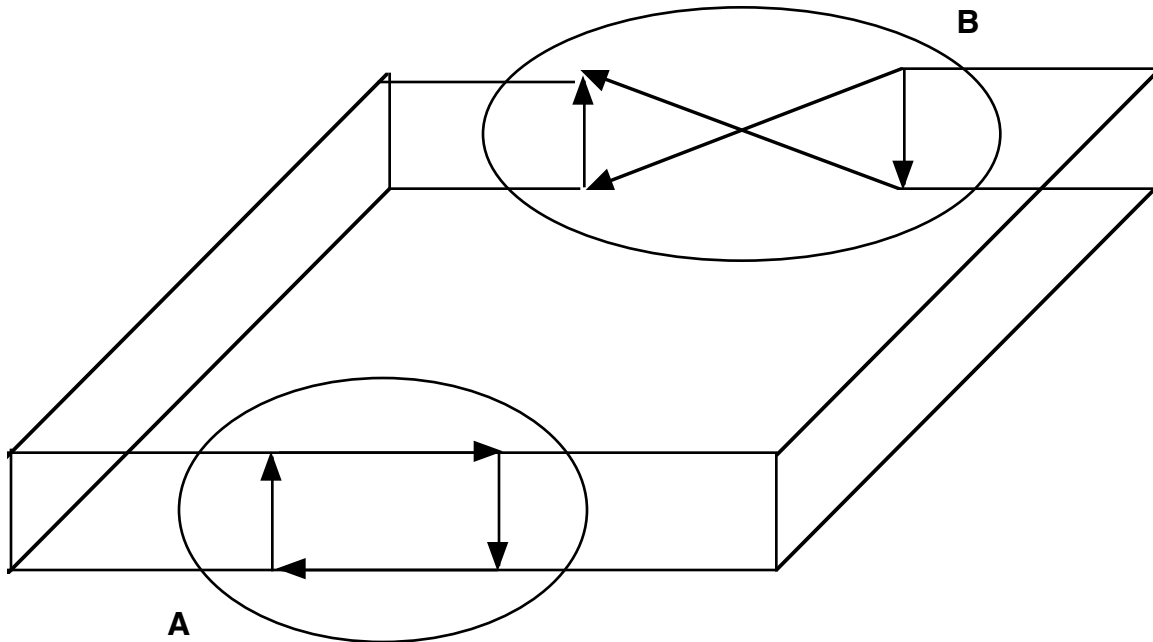


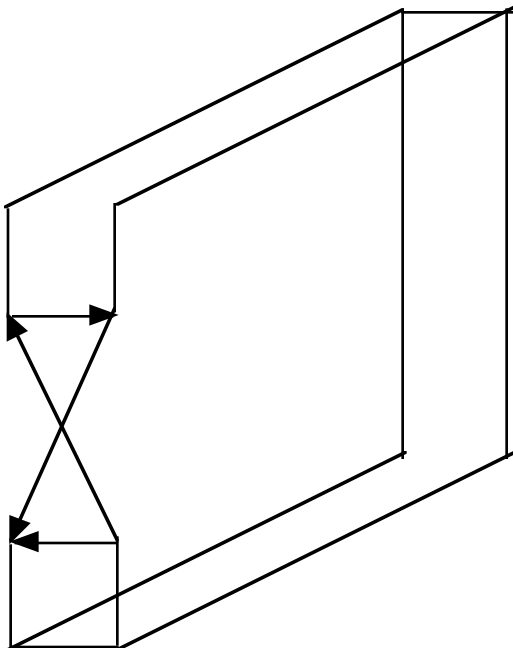
Schéma 7

Si je considère l'origine tétraédrique du schéma L, je peux m'autoriser à ne plus le lire qu'en déployant la structure. Nous obtenons alors le schéma 7 qui développe une surface orientée. Pour autant, il n'est pas si simple d'en faire la lecture dans le passage de l'un à l'autre. Si, comme dans l'écriture habituelle, mon œil cherche dans le fléchage la détermination d'un trajet entre quatre points, je vais émailler mon discours de mots comme axe, émission de... à, réception de... à. Mais cette lecture sera nécessairement interrogée par le fait que ce trajet est à un certain moment interrompu. Que je trouve là de quoi prolonger ma curiosité n'en simplifie pas la démarche. En effet, si nous reprenons la surface orientée du schéma 7, nous pouvons tenter les développements suivants :



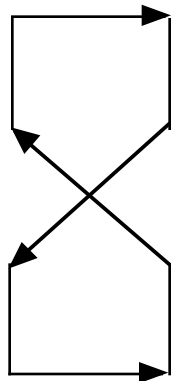


Ainsi, la bande déroulée à partir du schéma A présente une torsion qui inscrit la formule B, laquelle ne retrouve pas l'écriture du schéma L d'origine. Cela tient probablement au fait que nous lisons le croisement du schéma L comme une torsion, ce qu'il n'est pas. Il y a donc un artifice. En effet, pour pouvoir développer le schéma L en surface A, nous devons admettre, comme pli, l'une ou l'autre des arêtes supposées ôtées. Il est, dès lors, une articulation imposée, tout à fait différente, entre les termes S, A, a, a'. Je laisse à chacun le loisir d'en poursuivre le commentaire.

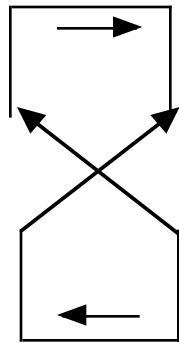


Par contre, nous pouvons nous efforcer de garder, au croisement du schéma L, la valeur d'une torsion mœbienne sous la forme suivante :

Mais à ce moment-là, nous constatons que l'une des orientations du croisement n'est pas convenable. Comment se sortir de cette confusion? Peut-être faut-il porter notre attention sur un élément qui, tout en nous échappant, nous fait passer du bord, de la limite, à la nature structurelle de l'objet. Essayons d'approcher cet aspect.



Bord d'une bande de Möbius



Orientation de la Surface moebienne

Nous constatons qu'au travers de cette représentation, ce qui vient à l'évidence c'est à la fois une proximité et une différence qui inversent le sens de deux des flèches. En fait, lorsque nous considérons le bord ci-contre, il faut penser que la bande concernée n'est pas à l'intérieur de la surface, mais à l'extérieur. À l'inverse, dans le schéma orienté, la bande considérée est celle située à l'intérieur des bords (jonction de h avec i).

On pourra noter qu'entre un extérieur et un intérieur, il s'agit normalement d'un bord unique. Ici, ce qui est surprenant, c'est qu'on peut se trouver au même moment orienté dans des directions opposées. Dans ce passage, nous sommes amenés à produire un volume qui puisse intégrer ces données.

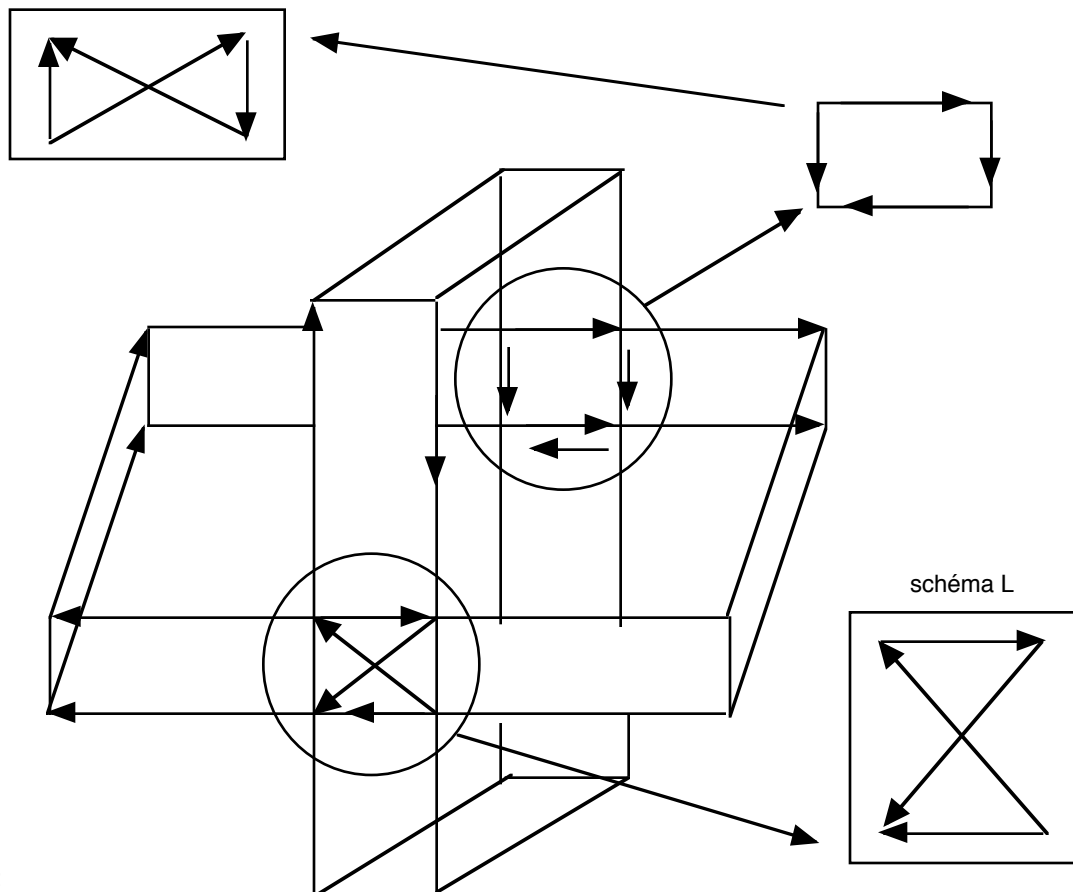


Schéma 12

Nous devons considérer que le maillage d'une telle surface est infiniment plus complexe que ne le suggère le schéma L, ce d'autant que nous touchons là à une valeur du bord qui n'en fait pas une limite mais un équivalent de la structure. Dans la mesure où la partition extérieur-intérieur ne tient plus, nous sommes conduits à considérer que cet objet est l'équivalent d'une coupure, ou plus exactement qu'il traduit dans sa texture ce qui pourrait faire trait : une coupure (bord) mœbienne possède cette qualité de rompre l'extériorité en s'appliquant les effets de son bord par un retour qui vient subvertir le développement de la consistance qu'elle isole, intéressant ainsi les axes de coordonnées qui balisent toute surface. Mais c'est aussi de cette façon imprimer le nouage avec ce qui pourrait nous apparaître l'environnement de l'objet, et qui pourtant reste non isolable dans une distinction fondée sur l'exclusion.

Ainsi, selon que l'on privilégie la dimension de ce que l'on voit ou la nécessité de ce que l'on écrit, il se produit une opération qui, sans modifier la logique du lieu, déplace le mode d'inscription en faisant surgir une généralisation de la structure. Munis de ces données, nous allons pouvoir maintenant appréhender, dans sa forme d'écriture, la structure dite des quatre discours.

La structure des quatre discours

Je dois avouer que j'ai toujours eu un peu de réticence à appréhender ce domaine. Je crois que cela est dû en partie à la façon dont je « mal-entends » ce qui vient occuper tant de déclarations, surtout celles concernant le discours de l'analyste. Trop souvent, il est présenté comme s'il s'agissait d'une référence fermement identifiable, ce que rien ne vient réellement confirmer. Par ailleurs, l'impression de maîtrise qui émane de cette circulation m'a constamment laissé le sentiment que la simplicité avancée et l'évidence qui, pour certains, occupaient le devant de la scène, n'étaient là que pour masquer quelques aspects plus difficiles.

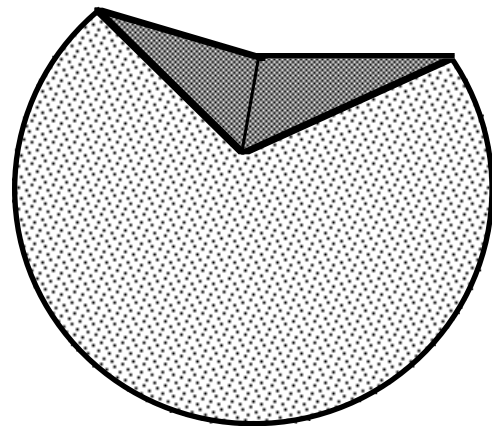
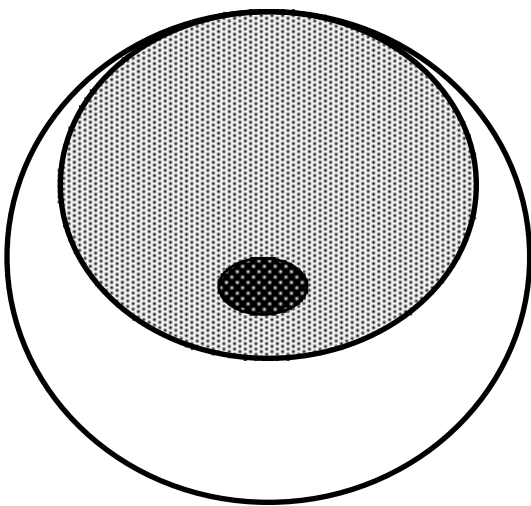
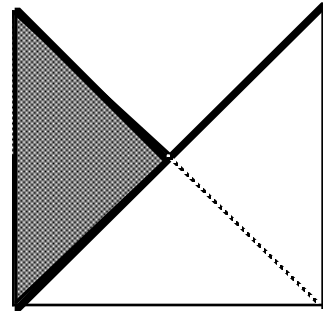
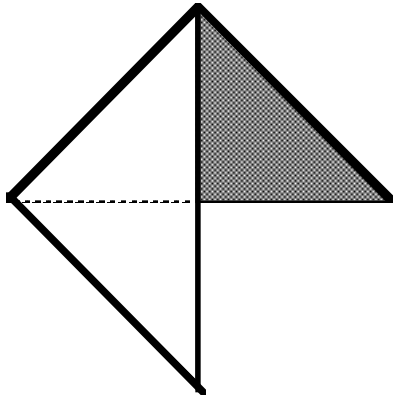
Nous avons vu précédemment que la notion de quart de tour n'était pas si facilement maniable, et nous allons essayer d'en renouveler, ici, l'approche. Certes, il y a eu plusieurs variantes dans l'écriture de ce domaine, mais ce qui subsiste, c'est la structure tétraédrique et la suppression d'un des vecteurs.

Si l'on conserve cette approche, me restent peu accessibles, d'une part, la circulation des quatre places tout en gardant l'ordre préétabli, et, d'autre part, le fait que, mise à part l'hystérie, aucun des noms d'attribution ne reprend les catégories issues d'une clinique antérieure. Ainsi, il n'est plus question de psychose, névrose ou perversion ni de subdivision dans chacun de leur champ. Il faut donc en prendre acte et ramener la question de la clinique à une approche structurale de la subjectivité qui se trouverait liée à une place variable dans la logique discursive. De même, l'écriture d'une structure de discours supplémentaire conduira à reprendre cet aspect quant à ce qu'il y a lieu d'entendre par phobie.

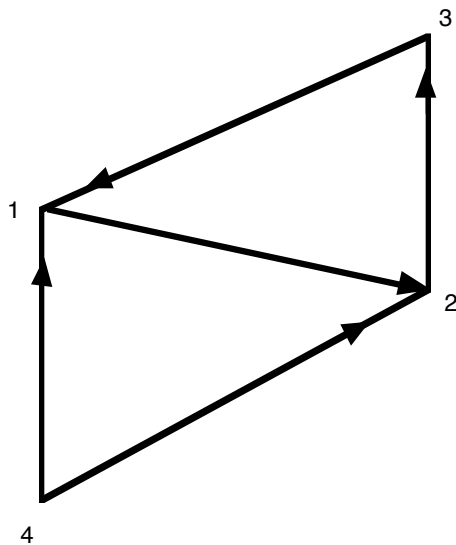
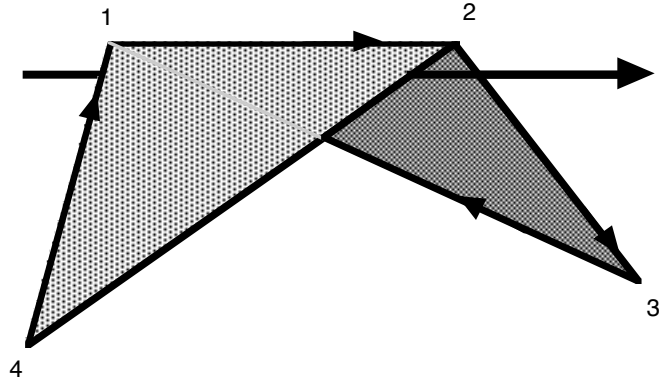
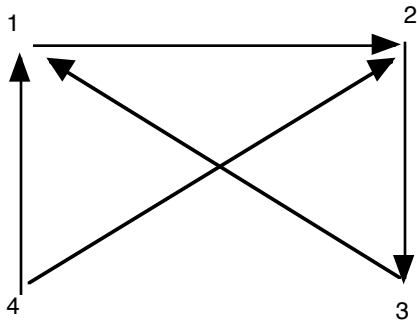
Revenons à l'aspect du passage de l'un à l'autre par quart de tour. Rien dans la vectorisation de la structure ne permet cette lecture de façon immédiate. Après de nombreuses tentatives et de nombreux échecs, je n'ai trouvé qu'une forme séquentielle complexe qui suppose l'idée d'une dynamique.

Avant d'en suivre le déroulement, il nous faut rappeler quelques points.

Un tétraèdre, comme le montrent les schémas suivants, peut être considéré comme la mise en question de l'organisation de ce qui fait office de trou dans une sphère. D'une manière générale, nous pourrions franchir le pas de trouver là la façon dont un discours vient occuper l'orifice du corps, et de constater que les notions d'espace, de volume et de bord sont déjà inscrites en préambule. Que l'arête manquante du tétraèdre laisse cette question ouverte est peut-être ce qui justifie son effacement.



Dans un premier temps, le rapport initial au tétraèdre témoigne de ce que cette structure ne s'inscrit pas dans un plan, mais peut être considérée comme suspendue sur une corde à linge.



Nous allons déployer cette structure et la mettre à plat.

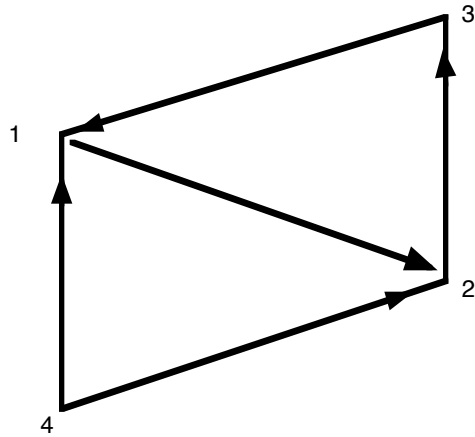
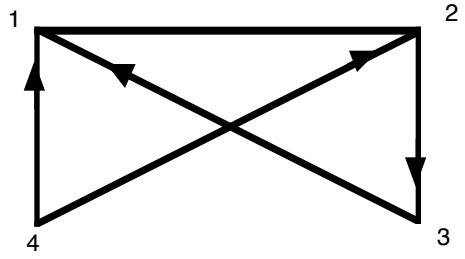
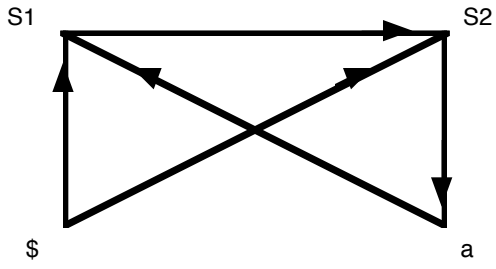
À partir du résultat obtenu, plusieurs commentaires sont possibles.

- Nous constatons que, dans le sens vertical, le quadrilatère nous indique, de par l'orientation des vecteurs, qu'il s'agit d'une bande de Mœbius

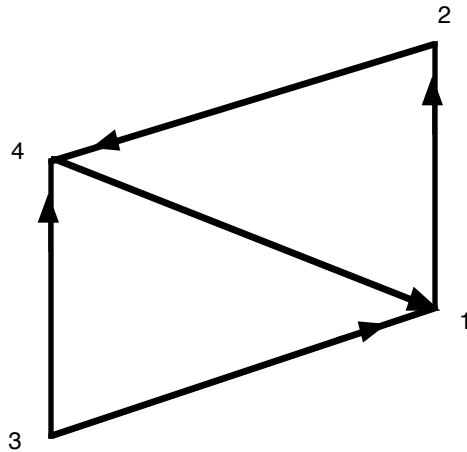
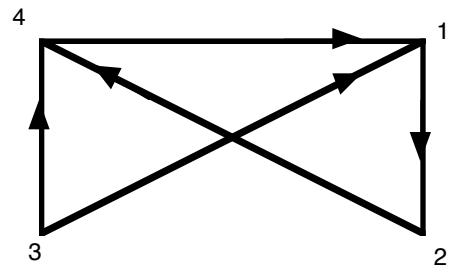
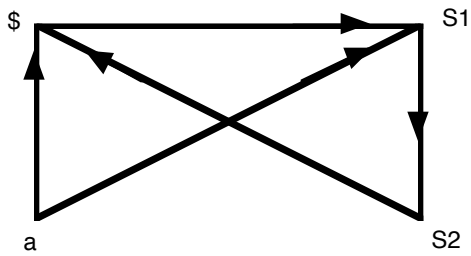
- La diagonale de 1 à 2 se trouve dès lors dans la texture du tissu et peut être assimilée soit au vecteur 4-2, soit au vecteur 3-1 sous l'action de la torsion mœbienne.

- Nous allons en conséquence ordonner les déplacements de points soit en fonction de la logique mœbienne, soit en fonction de la logique cylindrique, soit les deux.

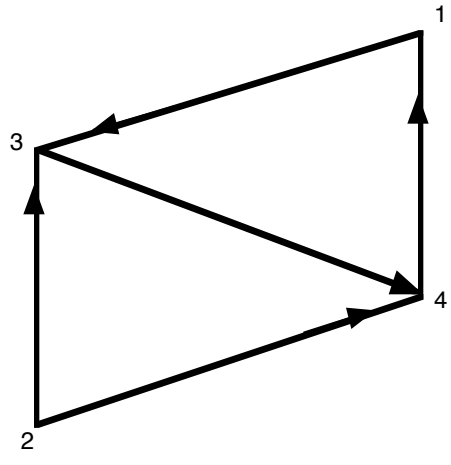
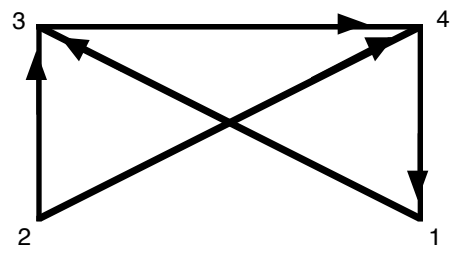
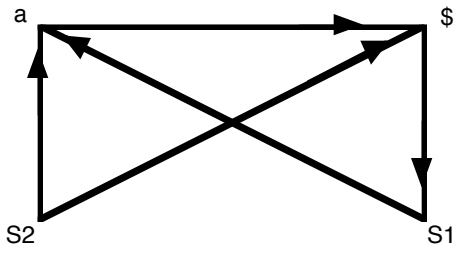
Mais auparavant, il nous faut rappeler chacune des distributions discursives.



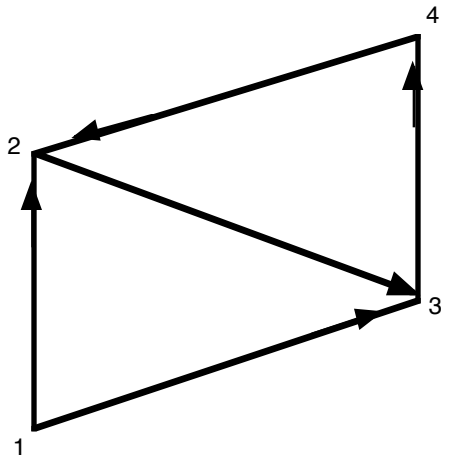
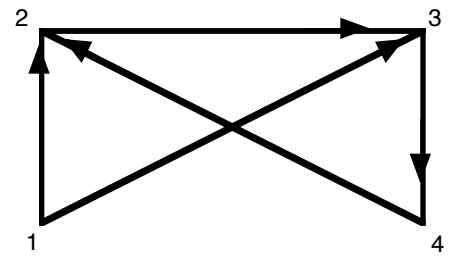
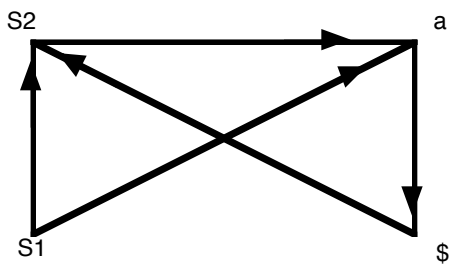
**Discours
du
Maître**



**Discours
de
l'Hystérique**

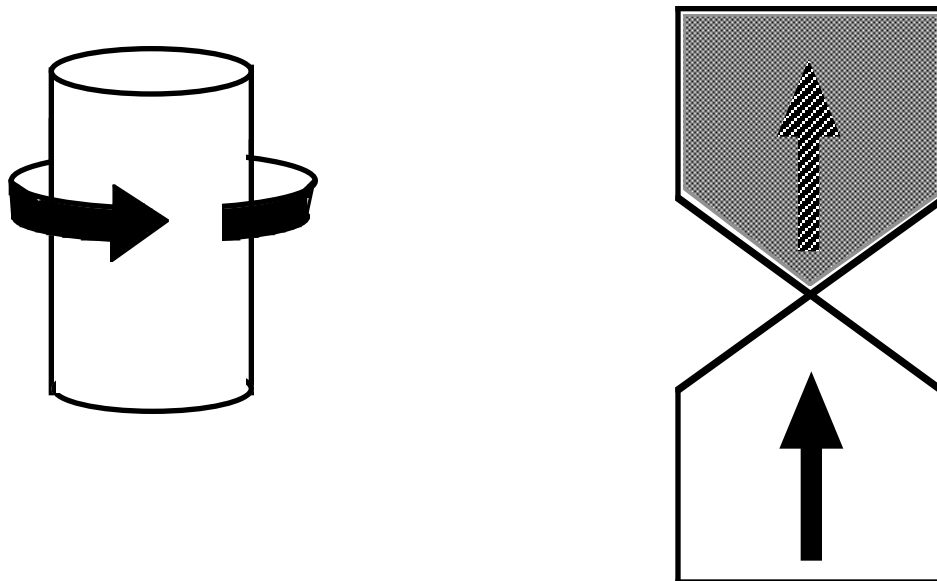


**Discours
de
l'Analyste**

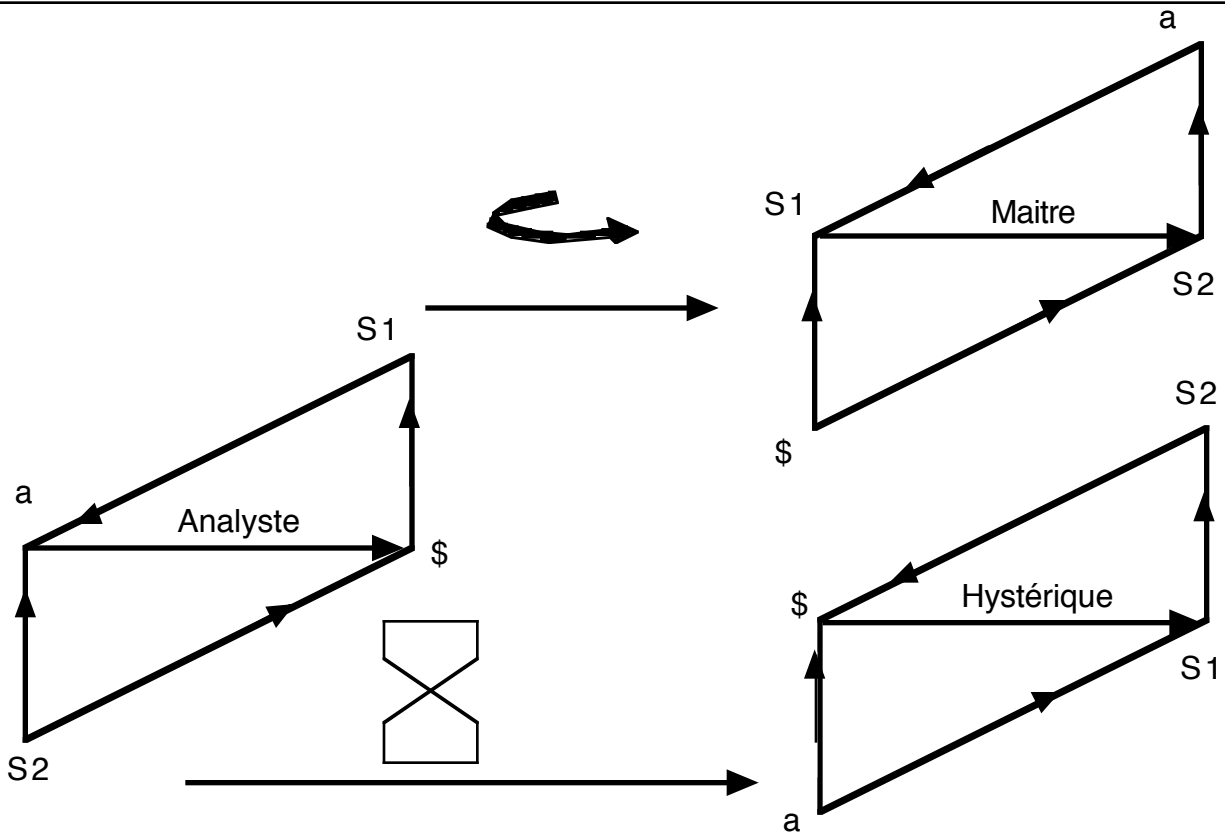
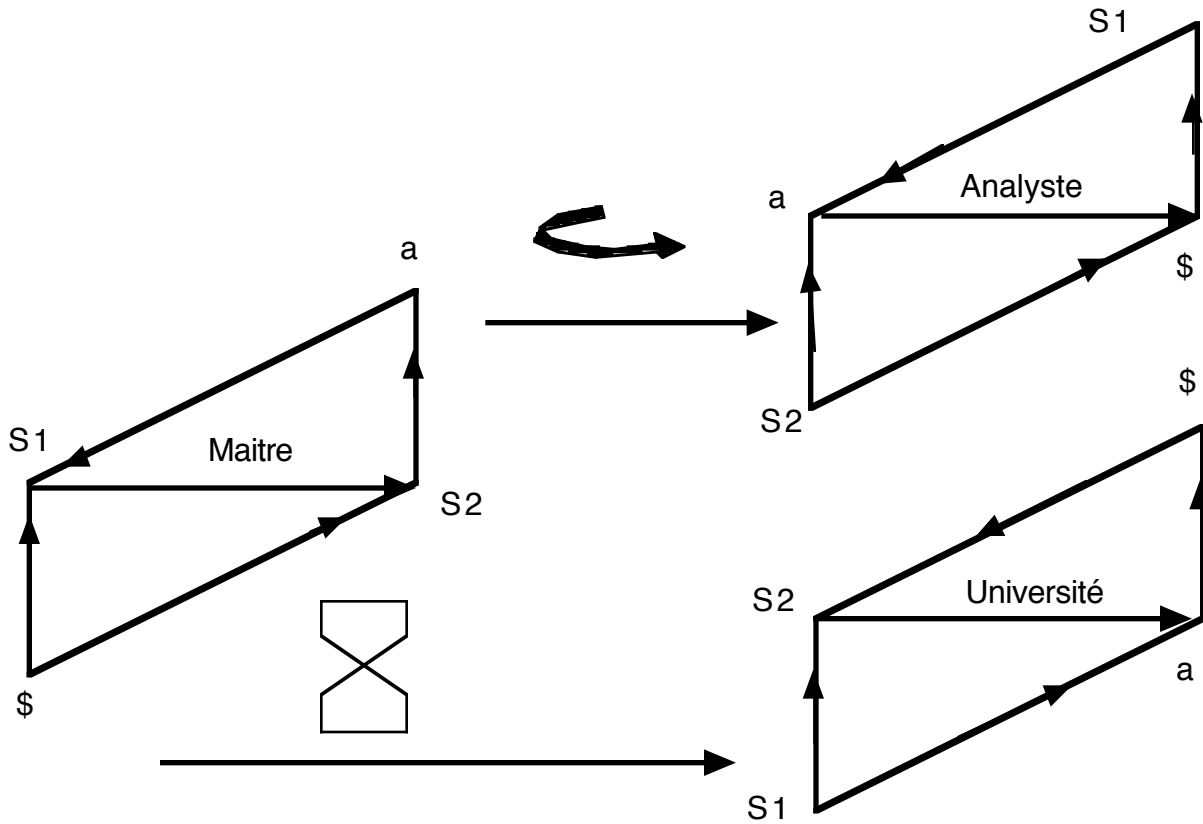


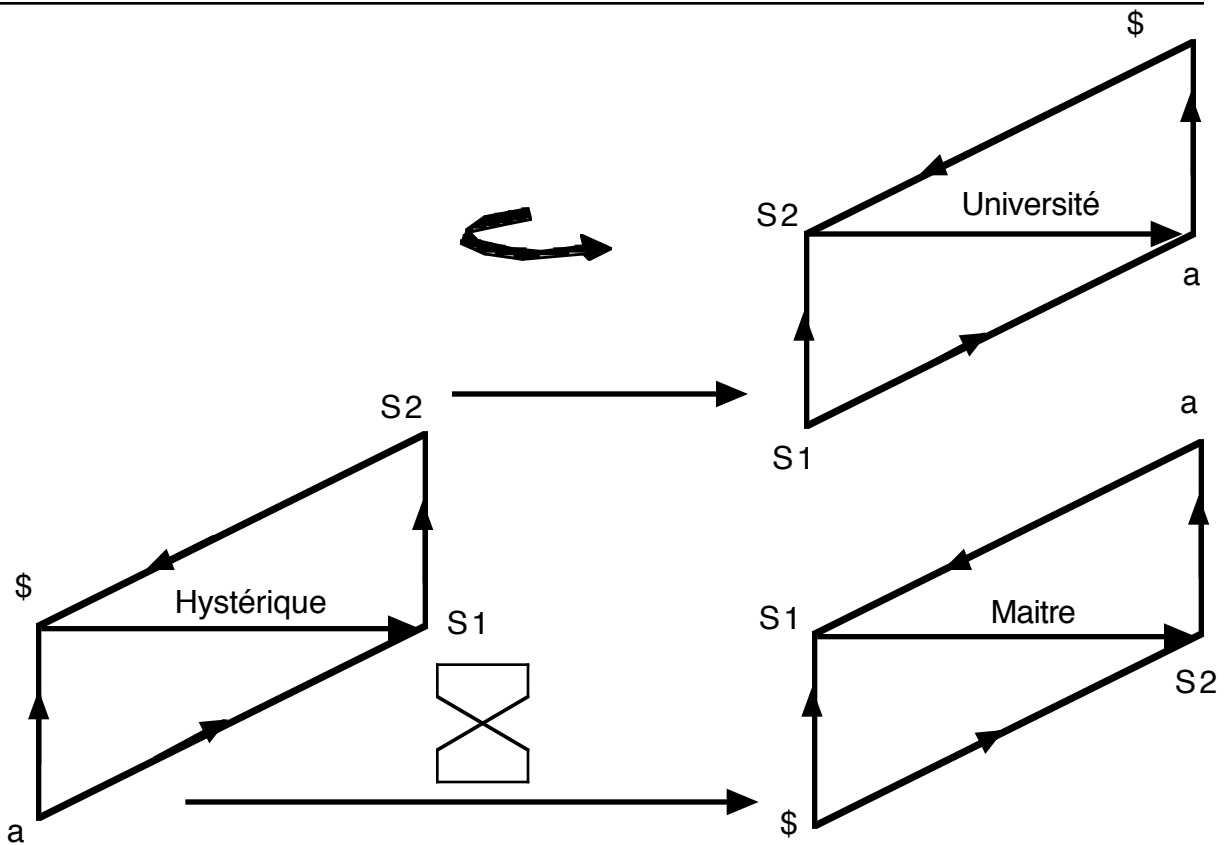
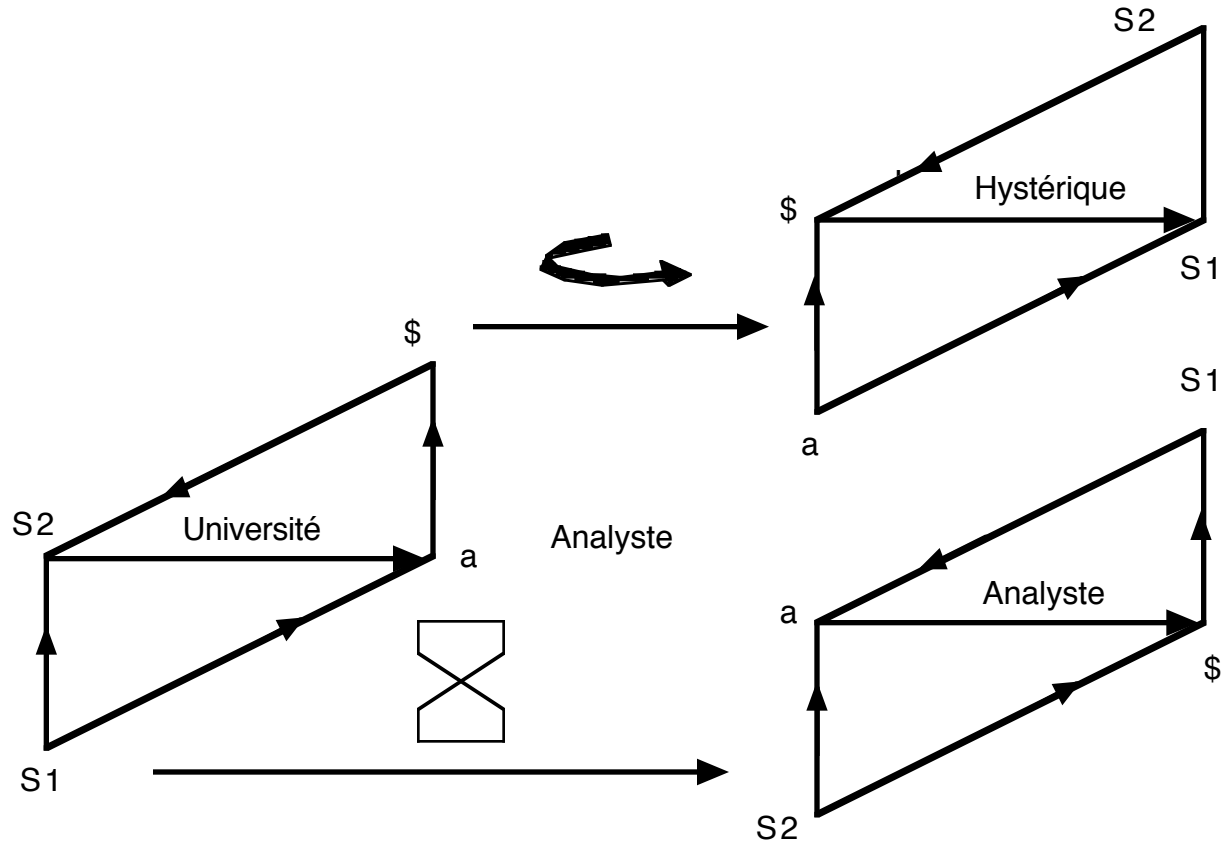
**Discours
de
l'Université**

Comme nous pouvons le constater sur les structures déployées, il n'y a aucune possibilité de rotation des places si nous suivons les flèches à la manière d'un trajet balisé. Nous nous trouvons en présence de deux triangles dont un seul peut être parcouru selon son périmètre. L'autre, de ce point de vue, demeure une énigme infranchissable. Toutefois, et c'est sans doute là le véritable nœud, rien n'impose ce genre de lecture. En effet, nous sommes en présence de vecteurs qui orientent les surfaces et à ce titre cette structure prend une autre dimension. Si nous considérons le quadrilatère 1, 2, 3, 4, les deux bords latéraux sont orientés dans le même sens, alors que le bord supérieur est orienté dans le sens inverse du bord inférieur. Cela nous donne l'écriture d'une bande de Mœbius. La diagonale qui est incluse dans la surface peut, dès lors, être assimilée soit au bord supérieur, soit au bord inférieur. Dans le premier cas, elle inversera le trajet du bord et nous aurons l'écriture d'un cylindre, dans le second elle redoublera le bord inférieur et nous retrouverons une bande de Mœbius. Nous sommes donc obligés de concevoir que ces deux dimensions sont présentes dans la mise en œuvre de la dynamique qui préside à la possibilité de déplacement de chacune des lettres. Ainsi nous allons envisager l'une et l'autre des transformations possibles.

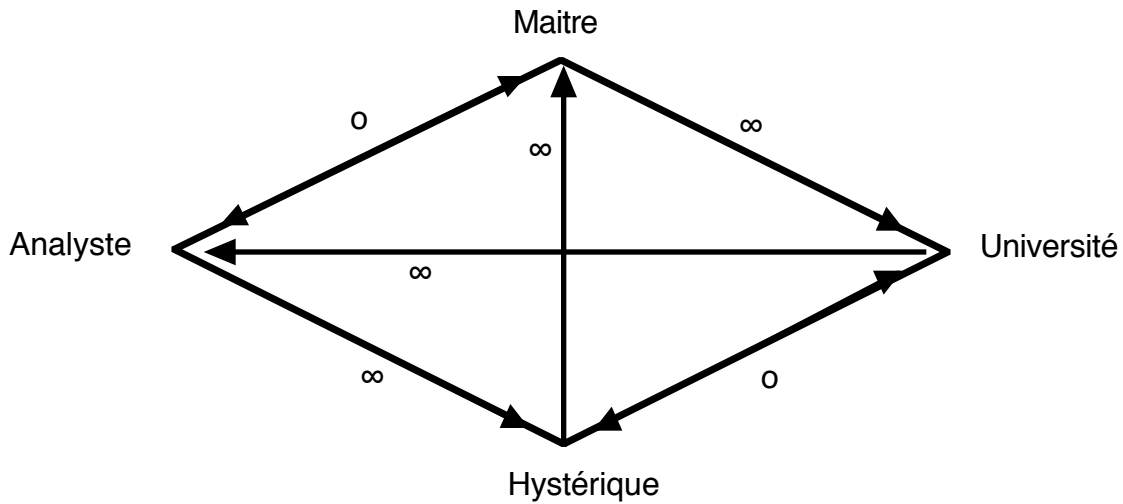


Chacune d'elles étant appliquée à chacune des formules de discours, nous obtenons le tableau suivant :

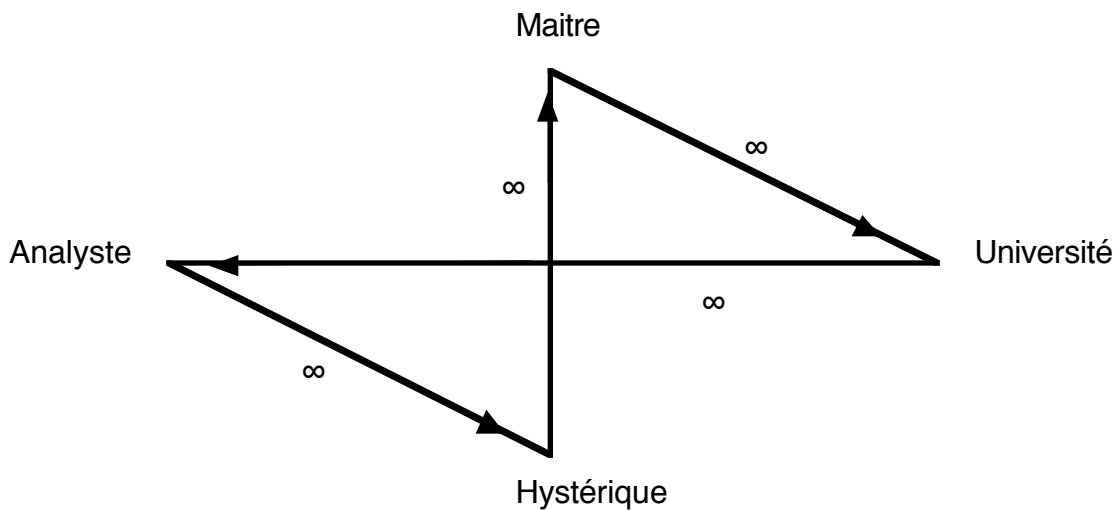




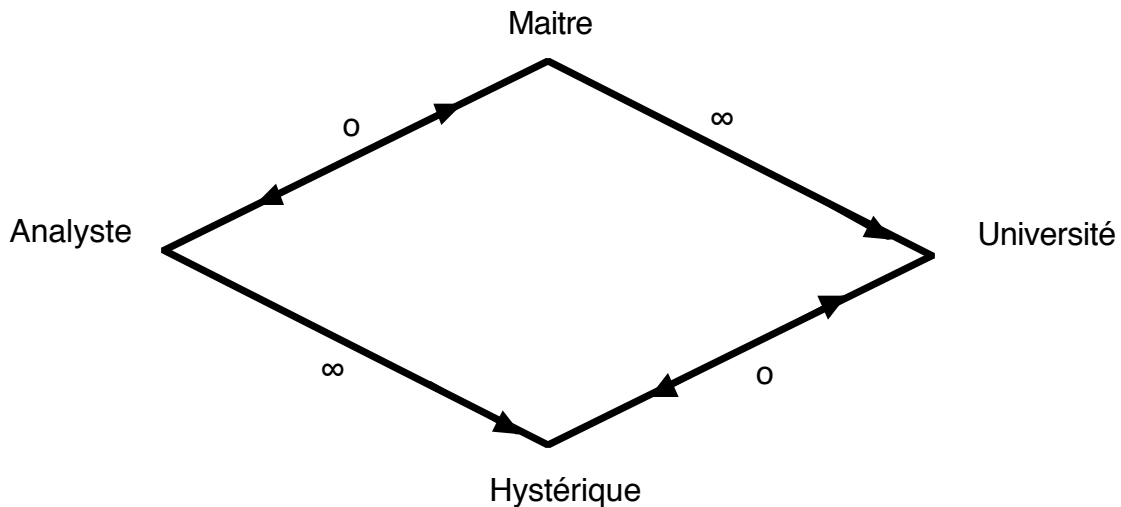
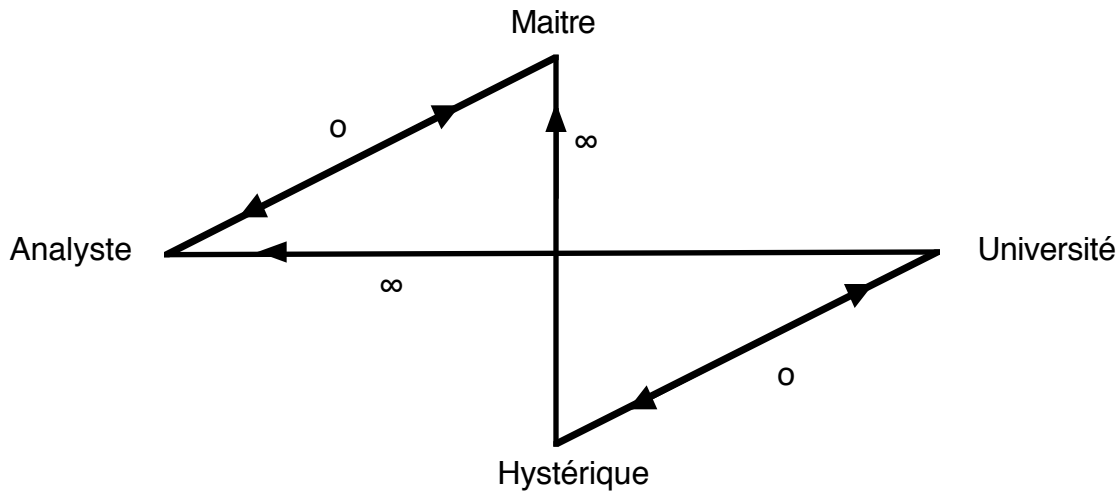
Munis de ces possibles, nous pouvons essayer de les inscrire dans un récapitulatif :



Nous remarquons qu'un ordre est imposé, que certains passages directs de l'un à l'autre des discours sont impossibles. Par ailleurs, le discours analytique se donne en miroir de celui du maître, tandis que celui de l'hystérique, en miroir de celui de l'université. Le seul trajet enchaînant les quatre formules impose l'ordre : Maître-Université-Analytique-Hystérique, qui se trouve être la base de ce fonctionnement.



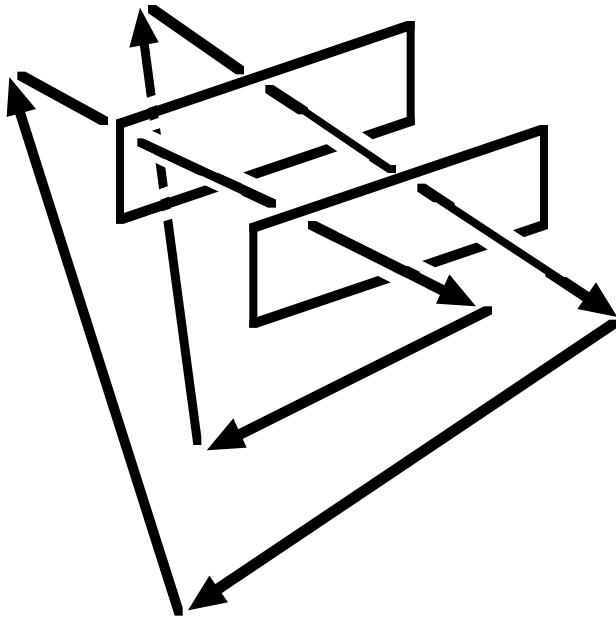
Certains enchaînements se heurtent donc à de l'impossible :



Le récapitulatif offre d'autres possibles mais ces variantes utilisent la possibilité d'interchangeabilité sans pour autant modifier l'ordre structurel. À certains égards, ces variantes peuvent être assimilées à des hésitations qui valent pour des retours en arrière ou des courts-circuits.

Ici, il est demandé un peu d'attention. Nous avons vu que les formules déployées inscrivait des orientations de surfaces. Le tableau récapitulatif inscrit, lui, l'ordre orienté d'une circulation. Pour autant, l'ordre de base décrit le trajet d'un huit intérieur, soit le bord d'une bande de Möbius. Alors que les deux doubles flèches semblent imposer à cette structure sa maintenance.

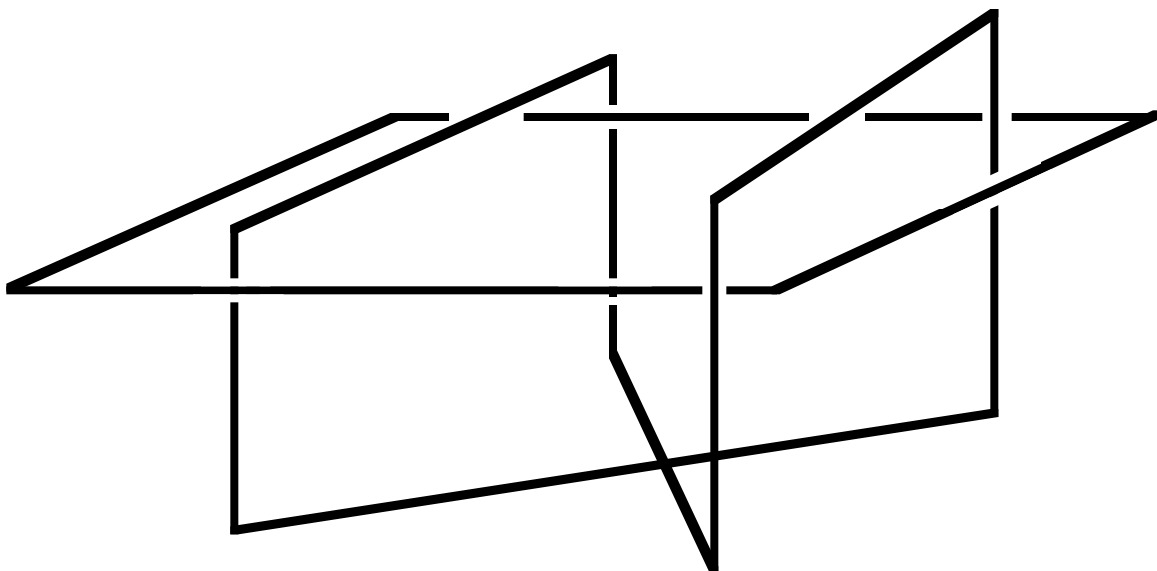
Comment interpréter cela? Plusieurs propositions :



– Les deux anneaux matérialisant la consistance de la bande de Mœbius ménagent en chaque instant la coexistence d'un endroit et d'un envers.

– Nous retrouvons ici l'expression d'une double inscription. Celle que nous avons notée lors de l'exploration du groupe de Klein (Schéma 1). L'autre aspect est que se trouvent conjointement liées dans l'écriture une forme mœbienne et une forme circulaire qui se trouvent être de la même façon liées dans la forme déployée de la structure de base. Ainsi nous pourrions dire que le passage de l'une à l'autre des formules se fait selon une dynamique qui « crée » un espace de même nature topologique que l'espace de la formule. Ajoutons, enfin, que le redoublement de ce qui s'avère être une rotation introduit l'espace d'un anneau de Jordan.

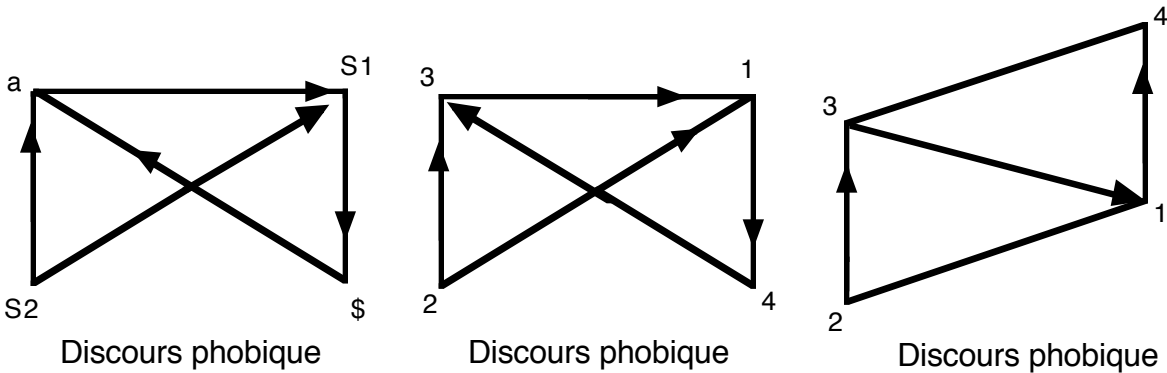
- D'une certaine façon, je pense qu'il peut y avoir une équivalence topologique à ne conserver symboliquement qu'un anneau comme étant ce qui maintient le huit intérieur dans sa structure, et retrouver ici le premier nœud de la lignée boro.



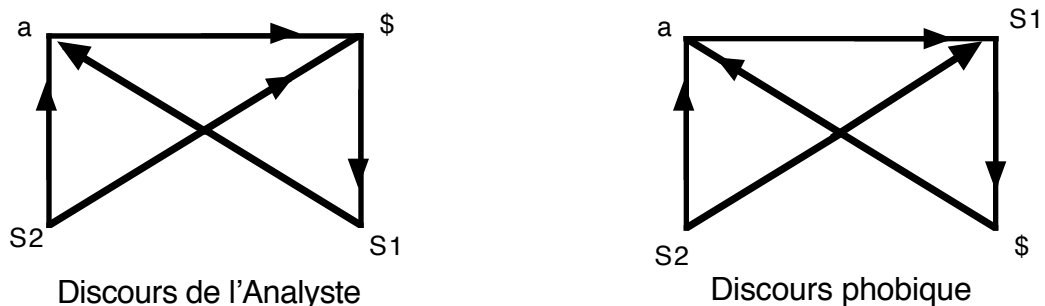
Ce nœud, dont nous rappelons qu'en fait de cercle, il ne s'agit de rien d'autre que d'une autre bande de Möbius, est un support pour l'approche de la formule du fantasme $\$ \triangleleft a$; tout comme il pourrait être rapproché de l'énigme qui nous avait arrêté dans l'écriture du schéma L.

Ainsi, tout en nous bornant à ces constatations, nous allons maintenant tenter d'interroger la formulation que Serge Vallon a proposée d'un discours phobique. Cela, non sans remarquer que le développement qui précède, s'il met l'accent sur la dynamique d'un parcours discursif, fragilise la conception d'une entité isolable comme telle. Ce qui est également applicable aux quatre éléments repérés dans la constitution de chacun des discours, vis-à-vis desquels il y a lieu de garder quelque prudence quant à leur consistance. Mais n'est-ce pas vers ces lieux d'angoisse que nous conduit la tentation phobique?

Selon notre collègue, le discours phobique interpelle le point d'origine soutenu comme une sorte de S0 sans suite, le S1 étant ramené à une sorte de signe représentant le sujet et produit par a. Bien que la façon dont Serge Vallon note la structure des quatre discours diffère de la forme habituellement utilisée, je pense que nous pouvons lui attribuer l'expression suivante :

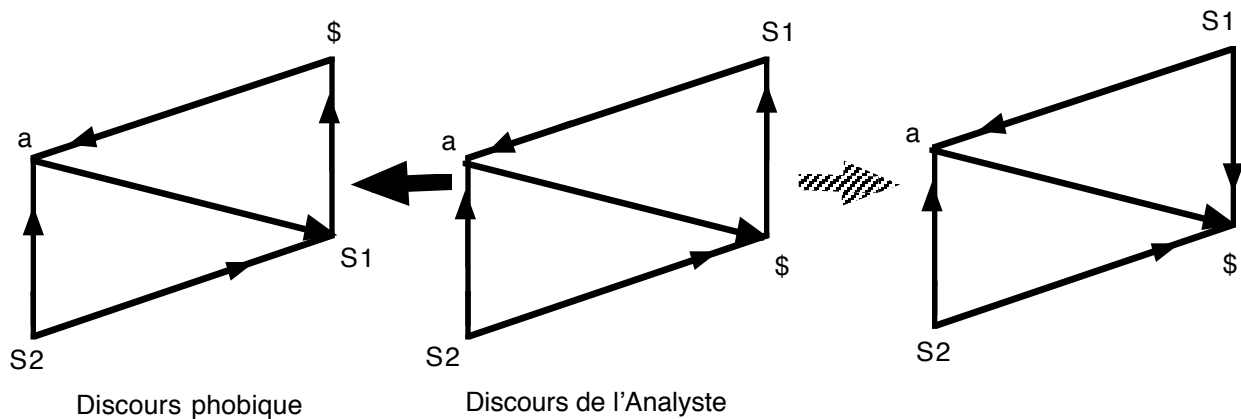


Nous constatons que le discours est écrit de telle sorte que le premier terme (a/S2) est identique à celui du discours de l'analyste, alors que le terme de droite (S1- \$) correspond au premier terme du discours du Maître. En fait, nous avons vu que le passage du discours du Maître au discours de l'Analyste reposait sur une rotation cylindrique; il n'y a donc rien d'étonnant à retrouver cet aspect. Mais, par rapport au discours de l'analyste, il y a une inversion entre les deux pôles comme s'il s'était produit une demi-torsion dans l'axe horizontal. Ainsi, par rapport au discours analytique, l'écriture du deuxième terme que propose S. Vallon procède d'un échange de place entre S1 et \$.

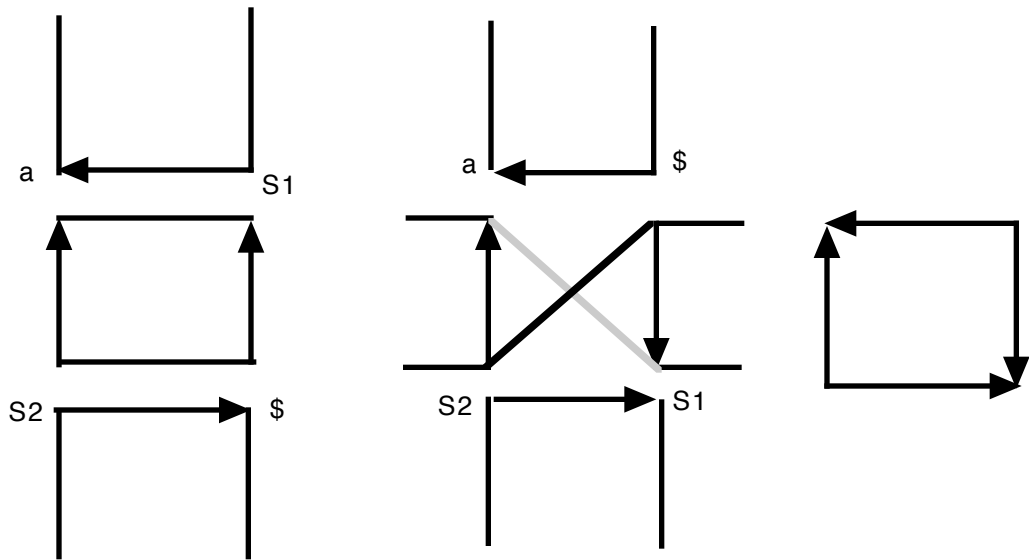


La structure générale est conservée et répond (par son rectangle fondamental) à une bande de Möbius, mais aussi à une bouteille de Klein. Seul l'agencement dans la succession introduit une subversion dont nous reprendrons l'incidence.

Mais cette approche de la question du S0, du lien original dans les effets qu'il inaugure, demeure essentielle au-delà de ce que la manifestation phobique révèle. En effet, tout se passe comme si la phobie, par la subversion qu'elle installe au cœur de tout discours, fondait la traduction de sa vérité dans l'échec de son écriture. Si l'on ne s'attache pas tant aux places qu'aux dynamiques qui organisent la structure, ce qui vient comme changement de place peut alors s'écrire sous forme d'une inversion de la flèche \$, S1, de la façon suivante :



Peut-on substituer une lettre à une autre, et de quelle façon? Le simple échange de place ne me semble pas répondre aux exigences de la structure. Par contre, cela est possible si nous réalisons une torsion comme suit :



Nous retrouvons là, remarquez-le, la question du bord et de la non-limite entre un

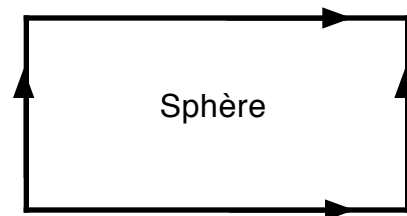
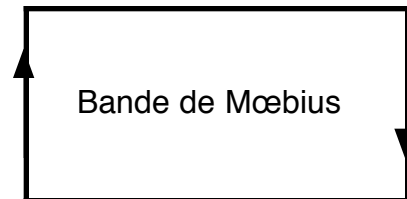
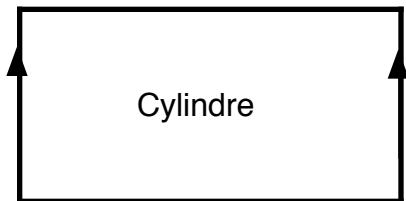
extérieur et un intérieur comme nous l'avions approchée précédemment. Ici, nous pourrions insister sur le fait qu'il n'y a pas d'extériorisation possible et que la « lecture est assimilable à un trajet dont on ne peut s'éviter l'effectuation, l'éprouvé vient se substituer au prouvé ».

Nous aurons à y apporter commentaire, mais nous pouvons d'emblée repérer que cette forme de notation symétrise l'écriture et va même jusqu'à inscrire la réalité du plan projectif dans son orientation. Rien d'étonnant à ce que nous y retrouvions l'empreinte du poinçon qui de la sorte vient renouveler son mystère dans l'espace entre S1 et S2, lieu supposé du temps subjectif de l'entre-deux.

Ainsi se trouve problématisé, par cette écriture ramassée, ce qui nécessite la logique même du tissu parcouru dans sa non-épaisseur, sans distanciation objectale possible, comme si le sujet touchait là son lien au réel. Ce qui mérite que soit approché d'un autre point de vue le surgissement de ce rapport à l'angoisse, dans la mesure où cette subversion rend possible que soit pensée la rupture d'un imaginaire qui tourne en rond.

N.B. : Rappel des orientations des différentes surfaces.

Rectangles fondamentaux des surfaces



Discussion

André Masson : Depuis ma question de tout à l'heure à Albert Maître, à propos de la scène inaugurale dans l'histoire clinique qu'il nous a rapportée et de l'ouverture de la ligne d'horizon qui s'y produisait, une seconde question m'est venue : à quelle représentation l'agoraphobe a-t-il affaire qui laisse entendre qu'il y aurait un dedans et un dehors? Et comment concevoir que ce temps de la crise, si on le qualifie d'acting-out tout en considérant que les coordonnées de la crise d'angoisse que donne Lacan sont, d'une part, l'effroi sur la ligne de l'émotion, et, d'autre part, l'empêchement sur la ligne du mouvement, comment concevoir, dis-je, que ce temps de la crise, qui est quand même un temps d'angoisse, ne correspond pas à la définition que Lacan donnera ensuite de l'angoisse dans le séminaire sur L'Angoisse?

J'adresse donc ma question à Guy – dont le travail nous a emmenés très loin dans une désimaginarisation des modèles de topologie – sous cette forme renouvelée : comment, en gardant à l'esprit les termes que Lacan a mis en circulation pour tenter de cerner la complexité de la crise d'angoisse, ne pas rabattre l'une sur l'autre l'angoisse et la crise de panique, l'angoisse inaugurale? Pour le dire autrement, et pour tenter d'établir un lien avec le travail de Serge, en quoi S_0 , par exemple, serait – je m'aventure –, représenté par cette ouverture de la ligne d'horizon?

Guy Ciblac : La difficulté est plutôt de savoir – et en cela j'ai envie de te retourner la question – comment faire pour ouvrir la ligne d'horizon? Autrement dit, quel est le processus psychique susceptible de rendre compte d'une rupture dans la ligne d'horizon? Dans le domaine que nous connaissons tous – quand nous nous promenons, que nous regardons le paysage, etc. –, ce genre d'expérience n'a rien d'évident. Donc il se passe quelque chose de particulier.

Pour résoudre cette énigme, il me paraît nécessaire de prendre un petit peu de distance, et de nous appuyer sur la description classique de l'interlocution : dans quelle position spatiale se trouve-t-on, quel espace psychique organise-t-on quand on est amené à recevoir le discours de quelqu'un? Ma petite expérience m'enseigne qu'il faut en passer par une lecture de ce que le fantasme de celui qui écoute construit comme étant la réalité de l'autre. Ceci me paraît tout à fait important à dégager, d'autant que d'autres questions se présentent sur cette voie, du type : qu'est-ce qui dans une représentation de chose s'exclut? Ou, à l'inverse, qu'est-ce qui n'est pas exclu dans une représentation de mots? Ou encore : comment ces deux champs logiques s'articulent-ils entre eux pour essayer de maintenir les notions de présence, d'absence, de manque, ou de trou sous d'autres formes que celles qui viennent à l'imaginaire le plus habituel?

Pour revenir à nos moutons, dans la ligne d'horizon, qu'est-ce qui fait trou? Est-ce que surgit brusquement dans le champ scopique une organisation telle qu'on va sortir du domaine de la représentation imaginaire habituelle parce qu'elle supporte quelque chose de l'ordre de l'insignifiance? Est-ce la position subjective qui se trouve retirée du champ de la représentation? Etc. Voilà. Autant de questions soulevées mais pas du tout réglées.

Serge Vallon : C'est dans l'espace que la subjectivation de cet agoraphobe se trouve arrêtée, et elle est arrêtée par l'apparition de quelque chose qui le regarde. Ce trou dans l'horizon, qui est une perception, le regarde, et c'est l'effroi. Il est immobilisé, en tout cas empêché. Or Lacan disait que l'empêchement renvoie à la question du narcissisme.

G.C. : Oui. La difficulté est de pouvoir formuler – on ne peut guère avancer sans cela – que le regard regarde le sujet. La question peut paraître absurde, mais qu'est-ce que ce sujet qu'on peut regarder? Est-on sûr que, dans le feu de nos échanges, il ne va pas s'agir du petit individu, du petit autre? Or il n'en est rien, et nous devons nous demander : qu'est-ce que c'est que ce sujet-là qui peut être regardé et qui pourtant échappe complètement à une saisie dans le scopique?

A.M. : Il me semble au contraire que si quelque chose, si un trou regarde, ce trou est l'équivalent d'une tache dans un tableau qui permet à mon regard de se poser. Et si je reprends ta proposition concernant le fait qu'on écoute avec son fantasme et que le fantasme de l'écouter devient la réalité de l'autre, je suis prêt à soutenir que, si se met en place dans l'espace, dans la pulsion scopique, ce trou dans l'horizon qui me regarde et qui crée chez moi l'effroi et l'empêchement, alors l'horizon ne m'écoute pas, et l'acting-out dont il s'agit sort de la définition classique de l'acting out.

Serge Vallon : Pour te remercier de ton intervention, en apportant une contribution au débat qu'elle suscite, voici le bout par lequel je m'étais emparé de la question de la phobie. Je me suis dit : le phobique rate là où l'artiste réussit; donc, si on arrive à comprendre ce qui est réussi dans l'œuvre d'art, on arrivera peut-être à comprendre ce que le phobique rate. Et j'ai fait l'hypothèse qu'il serait intéressant de faire du tableau des Menines, par exemple, la métaphore du praticable analytique. De fait, on peut s'intéresser à ce que fait le peintre; on peut s'intéresser à ce qui se passe dans le miroir du fond, mais on peut aussi s'intéresser à la petite porte, entrouverte par un petit personnage assez énigmatique et qui apparaît secondaire par rapport au premier, qui fait que le regard fuit vers un escalier, vers un point qui est mi-ombre mi-lumière, un point où les formes s'effacent. C'est la convergence de ces éléments qui fait de ce tableau un tableau à la fois complexe, intéressant et apaisant, et qui nous pose une foule de questions. Où est le spectateur du tableau? Qu'est-ce qui se produit dans notre mise au travail pulsionnelle quand on regarde ce tableau? Et qu'est-ce qui fait que le phobique, lui, est tout d'un coup délogé du tableau qu'il est en train de regarder ou de l'espace dans lequel se trouve son corps? Qu'est-ce qui fait que ce corps est tout à coup expulsé?

X¹ : [...] Quelqu'un raconte son histoire sur le mode de l'écriture sur une page, mais jusque-là il est extérieur à son histoire; il se la raconte. Le point de réversion serait peut-être un moment de saisie – tiens! un événement que je n'avais pas prévu vient s'intégrer à mon récit – qui fait qu'à un moment donné celui qui énonce ne s'exclut plus de ce qu'il énonce. De là à dire qu'on change de registre spatial il y a sans doute un pas...

Poursuivons en mettant en balance le dispositif classique et le dispositif analytique. Classiquement, dans le champ de mes représentations je ne peux pas m'inclure dans le monde des

objets, je dois passer par des artifices : le miroir, le regard de l'autre, et donc le corps de l'autre. Je peux toujours me demander quelle place ma propre subjectivité vient occuper dans le champ de mes représentations, mais la situation analytique, elle, qui exclut cette dimension-là, pousse assurément vers des bordures d'angoisses...

Thierry Perlès : Cette ouverture de la ligne d'horizon, n'en a-t-on pas une figuration dans ces rêves assez fréquents – qu'on peut faire soi-même ou que des patients peuvent rapporter – où l'on se trouve justement devant la ligne d'horizon, plus exactement face à la mer, devant la mer. Ce positionnement pourrait être riche d'enseignements parce qu'étant face à la mer, devant cette ligne d'horizon, le spectateur non seulement objective la mer, mais il est en général assez atteint. Car il n'est pas rare que de la mer vienne une vague, une déferlante ou des objets qui soient projetés de l'horizon. Le spectateur est donc en situation de réception, et la réalité qui se constitue alors pour lui réaliserait le désir de fabriquer l'espace phobique comme un espace représentable.

Il est donc question d'espace, de rapport à l'espace. A ce propos, il m'est revenu que Pierre Kaufmann a écrit un livre extraordinaire, qui est au cœur du sujet : L'expérience émotionnelle de l'espace. Dans ce livre, il rappelle que c'est un Vallon qui a introduit l'expérience première de l'agoraphobie au travers de l'apprentissage de la marche chez l'enfant, en suggérant que l'empêchement dont parle Lacan, c'est du côté du pied que ça se passe, du pédi. Quelque chose boite dans le pas du phobique, dans le pas de l'agoraphobe au moment où il traverse l'espace.

Je ne sais si c'est un trou qui le regarde. Nul doute que le phobique est confronté à l'ubiquité d'un regard, mais il éprouve aussi la crainte – Kaufmann en parle dans ces termes – d'être dessaisi de sa capacité à faire face à un mobile qui foncerait sur lui, de toute possibilité d'initiative à rejoindre un lieu décentré. Il n'aurait pas de lieu où se mettre à l'abri. Quel que soit le lieu où il se trouve, le mobile – on dirait aujourd'hui un engin guidé par laser – ne peut pas le manquer. Suivant cette analyse de P. Kaufmann, nous serions amenés à conclure que, loin d'avoir le désir d'être englouti, comme la proposition en a été soutenue tout à l'heure, le phobique n'a que ce désir-là, d'être englouti; il a le désir de disparaître pour ne pas être atteint, de trouver un endroit où il puisse enfin être accueilli par une terre, par une terre qui l'avale, car, avalé par la terre, il aura évité ce mobile qui fonce sur lui, le dessaisissant de sa capacité d'initiative à lui échapper.

En faisant un pas supplémentaire, ce désir du phobique d'être englouti par la terre, nous fait rencontrer ce qu'évoque, pour revenir à la mer, le titre d'un livre de Georges Arthur Goldsmith concernant Freud et son langage : Quand Freud voit la mer. La mer ce serait vraiment l'espace phobique, l'espace dans lequel on est immergé, l'espace qui nous traverse. La mer, autrement dit l'espace comme le lieu du signifiant. Le lieu dans lequel on baigne, le bain de signifiant. L'espace phobique se structure tout à coup, dans un bain d'Unheimlichkeit, en rapport avec cette dimension du signifiant qui est là et qui nous regarde...

G.C. : Oui. Au risque de mettre une couche de phobie supplémentaire, j'ajouterai que ce mobile, dont je pourrais avoir peur qu'il ne me rejoigne, en termes moïques je peux l'éviter alors qu'en termes subjectifs sûrement pas, puisque chaque fois que je vais le penser mobile il

n'arrêtera pas de m'atteindre. Autre chose : on peut penser la mer non pas du côté de la nourrice, mais comme un espace qui se situe entre deux horizons : l'horizon lointain et la bordure du rivage. On peut donc se dire aussi que c'est une mouvance permanente de la limite avec deux bords, dont on ne sait pas comment ils se rejoignent quelque part.

Sean Wilder : Il me semble que dans la cosmogonie actuelle se produit une « refermeture » de l'univers infini. Quand j'étais enfant, je regardais le ciel et j'essayais, j'avais l'impression de voir quelque chose qui serait complètement sans fin, et je crois que c'était une primitive expérience de la mort, ou tout au moins d'une expérience associée à la mort. Aujourd'hui, je ne sais pas ce que la nouvelle cosmogonie apporte aux gens, si ce n'est justement l'idée d'un big-bang et d'un big-crunch, qui font clôture totale dans les deux sens.

G.C. : Envisager le big bang et le big crunch comme une fermeture, après tout pourquoi pas? Mais on vit un monde fabuleux quand même. Dans un de ses bouquins, Hawkins évoque la possible existence de strates, d'univers parallèles ou superposés, tels qu'on pourrait passer d'un univers à l'autre. Ça paraît un petit peu fou, mais de la même façon on pensait il y a quelque temps que la mer, l'océan étaient des univers aquatiques dont la salinité résultait tout simplement d'un mélange de sel et d'eau. Or, on sait maintenant qu'il est des fleuves dont les eaux ne se mélangent jamais, qui ont des températures et des salinités différentes... Je suis donc sûr que l'investigation de l'univers nous réserve bien des surprises et des constructions tout à fait intéressantes à venir, puisqu'on se permet de travailler sur des choses qui n'existent plus.